

# LA SAVOIE

## Littéraire & Scientifique

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE

Sous le patronage de l'Académie de Savoie

3<sup>e</sup> ANNÉE. -- 4<sup>e</sup> TRIMESTRE

### SOMMAIRE

CHRONIQUE : Bureau de l'Académie pour 1909 ; Séance publique du 30 décembre ; Hommage de la Société Florimontane à M. Descostes ; En l'honneur d'Honoré d'Urfé ; Fouilles archéologiques ; A travers les Livres et les Revues.

BOURGEOIS J. — *Eloge funèbre de M. François Descostes*, suivi d'un Index bibliographique de ses Œuvres.

MGR DUC. — En épisode de la vie de Mgr Pierre-François de Sales, évêque d'Aoste.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Bibliographie littéraire : Appréciation du *Correspondant* sur M. Descostes ; portrait par M. Boyer d'Agen ; une dernière page de M. Descostes. — II. Bibliographie scientifique, par M. Maurice DENARIÉ. — III. Bibliographie historique ; par M. l'abbé J. BURLET.



CHAMBÉRY

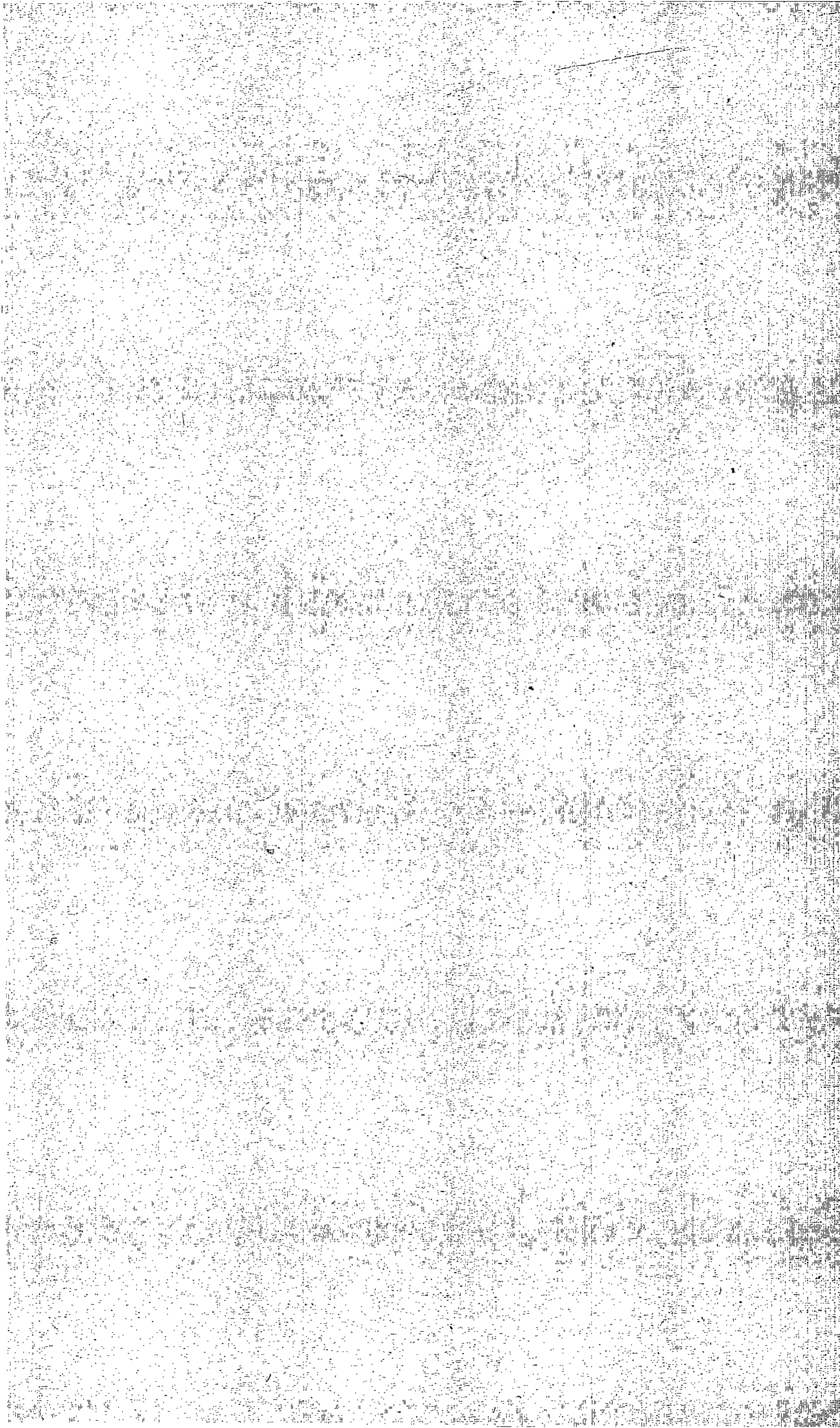
IMP. GÉNÉRALE SAVOISIENNE, 5, RUE DU CHATEAU

1908

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02729553 5



---

# LA SAVOIE

## LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

---

### CHRONIQUE

---

Bureau de l'Académie pour 1909. — M. RÉVIL, *Président* ; M. BOURGEOIS, *Vice-Président* ; M. D'ARCOLLIÈRES, *Secrétaire perpétuel* ; M. le marquis D'ONCIEU, *Trésorier* ; M. l'abbé BURLET, *Secrétaire-adjoint* ; M. MAURICE DENARIÉ, *Bibliothécaire*.

Séance publique du 30 décembre. — *Eloge de M. François Descostes, par M. Bourgeois, vice-président de l'Académie de Savoie.* — Malgré la tourmente de neige qui sévissait — et qui retint chez eux, à leur grand dépit, beaucoup d'amis de l'Académie, de son regretté Président et du sympathique orateur — une assistance d'élite, parmi laquelle nous devons signaler la présence de Mgr Dubillard, Archevêque de Chambéry, a tenu à répondre à l'invitation de l'Académie pour honorer la mémoire de M. Descostes et aussi pour entendre M. l'avocat Bourgeois dont elle sait apprécier la sobre éloquence, toujours faite de sentiments délicats et de nobles pensées. L'auditoire fut vite sous le charme de cette parole émue et si distinguée fixant par des traits pénétrants et finement nuancés, comme en un portrait vivant et digne du modèle, la vie littéraire si pleine et si féconde du grand écrivain dont tous les Savoyards éclairés regretteront longtemps la perte irréparable.

Ce discours paraît *in-extenso* dans le présent n° de *La Savoie Littéraire*, avec un portrait de M. Descostes, d'après un cliché que M. le Supérieur de l'Institution secondaire libre de Rumilly a bien voulu mettre gracieusement à notre disposition,



**Hommage de la Société Florimontane à M. Descostes.** — En ouvrant la séance du 7 octobre 1908, M. Ch. Buttin, président de la Société Florimontane, a exprimé en termes émus les regrets causés à cette Société savante par la mort soudaine de M. Descostes, un de ses membres honoraires les plus éminents. Voici le résumé de cette allocution d'après le compte-rendu publié dans *La Revue Savoisiennne*, 4<sup>e</sup> trim., p. 199 :

C'est une illustre personnalité du barreau qui a disparu dans la pleine maturité de son beau talent. Longtemps les Lettres savoyardes porteront le deuil et garderont pieusement le souvenir de ce littérateur élégant, de cet historien des plus informés.

François Descostes, membre effectif de la Florimontane depuis 1867, publia de nombreux articles, dans la *Revue Savoisiennne*. A la suite du Congrès des Sociétés savantes de la Savoie, tenu sous sa présidence à Aix-les-Bains, en 1905, il fut, à l'une des séances suivantes de notre Société, élu, par acclamation, membre d'honneur.

François Descostes aimait notre Florimontane et il n'a pas peu contribué à resserrer les liens fraternels qui l'unissent à sa grande sœur, cette Académie, gardienne fidèle des nobles traditions savoyardes, ayant grandi vieille d'années et de gloire dans le reflet de la pensée des écrivains et philosophes qui ont illustré depuis deux siècles le pays de Savoie. Il fut leur émule et leur digne continuateur.

La Société salue respectueusement la mémoire du grand homme de bien disparu et adresse à la famille de François Descostes l'hommage de sa profonde et douloureuse sympathie.

**En l'honneur d'Honoré d'Urfé.** — Un buste, dû au ciseau du sculpteur Paul Fournier, a été érigé, le 20 septembre dernier, à Virieu-le-Grand, en l'honneur du chevalier poète Honoré d'Urfé dont les œuvres, *l'Astrée* en particulier, malgré leurs défauts, marquent un progrès dans le développement de la langue française. Aussi l'Académie française a voulu se faire représenter à la cérémonie d'inauguration par M. René Bazin.

On sait qu'Honoré d'Urfé, allié par sa mère Renée de

Savoie-Lascaris à la noblesse de notre pays, séjourna souvent en Savoie et entretint des rapports intimes avec les princes et les écrivains de la Savoie. C'est au duc de Savoie qu'il dédie un de ses premiers essais poétiques *Sireine* (1), dont le thème galant devait servir à la composition de *l'Astrée*. D'Urfé fut peut-être un des membres de la célèbre *Académie Florimontane*, fondée à Annecy par saint François de Sales et le Président Favre. Enfin, on lui attribue un poème inédit intitulé : *La Savoysiade*. C'est pourquoi l'Académie de Savoie avait tenu à se faire représenter par M. le comte de Seyssel. Nous regrettons de ne pouvoir publier l'allocution prononcée au banquet par le distingué représentant de la Savoie. M. de Seyssel, nous le savons, sut se faire remarquer et goûter, même après le brillant représentant de l'Académie Française.

**Fouilles archéologiques.** — Dans le cours du mois de septembre, M. le comte Olivier Costa de Beauregard a entrepris des fouilles intéressantes à La Ravoire sur l'emplacement d'une villa romaine assez considérable qui paraît remonter à la fin du II<sup>e</sup> siècle. Les premiers travaux qui seront probablement repris l'année prochaine ont déjà mis à jour quelques salles, surtout une salle de bain avec son hypocauste et de nombreux débris d'objets anciens qui permettront sans doute au savant archéologue de nous faire connaître en détail avec sa compétence indiscutée le résultat de ses recherches.

**A travers les livres et les revues.** — Dans la *Revue générale des sciences pures et appliquées* du 30 octobre 1908, M. J. REVIL étudie les sources thermo-minérales de la Savoie dans leurs relations avec la constitution chimique des terrains et avec les dislocations du sol.

— *La Savoie d'après les anciens Voyageurs*, par M. Max BRUCHET. Annecy, Hérisson ; 1908, in-16, 375 p. (Extrait de *l'Industriel Savoisien*.)

---

(1) Voir un fac-simile de cette dédicace dans le *Bulletin de la Société Gorini*, octobre 1908, p. 424.

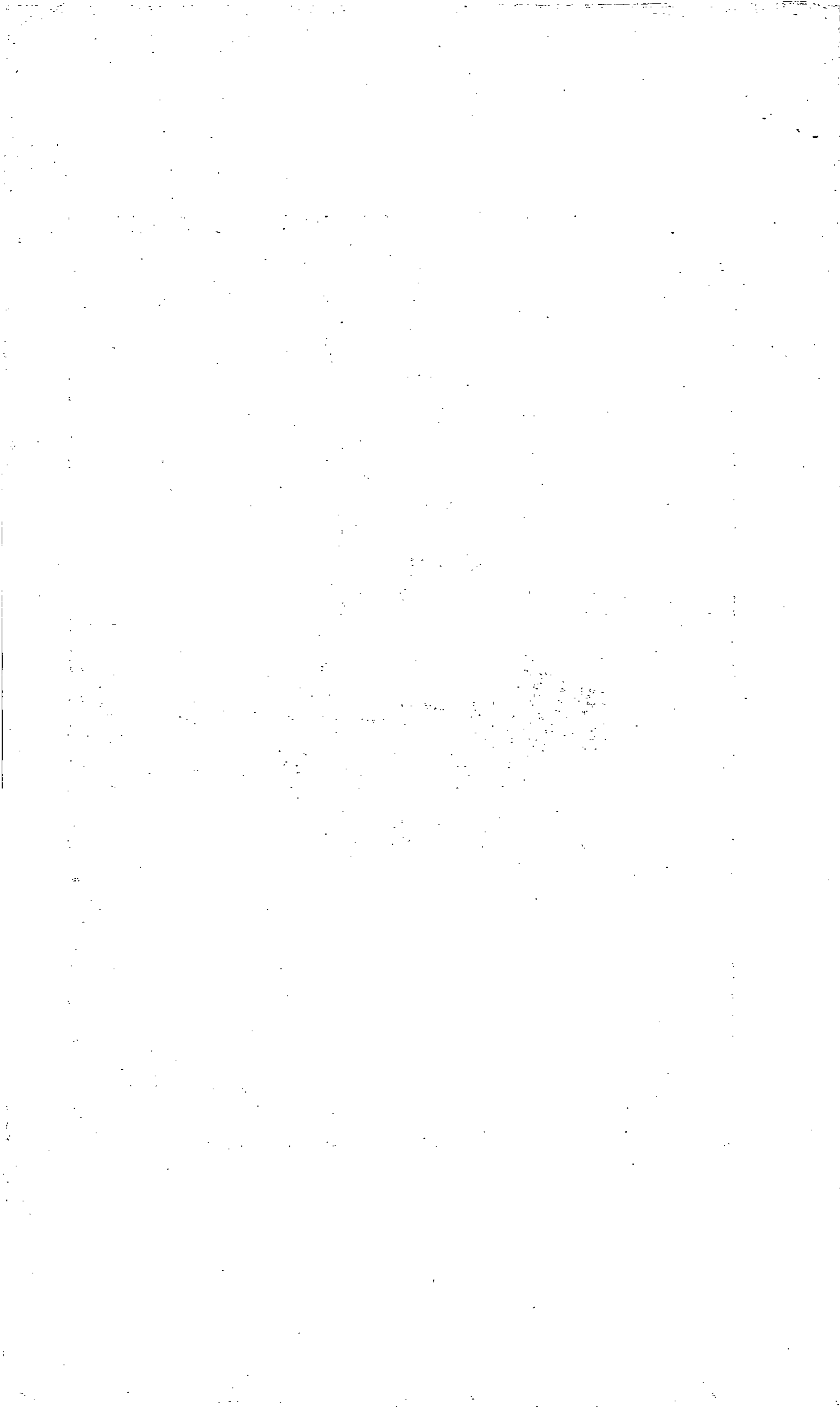
C'est une sorte d'Anthologie butinée avec intelligence au cours de ses lectures érudites à travers les relations des voyageurs ayant visité la Savoie.

En parcourant avec un vif intérêt les pages de ce curieux recueil, on entend les hommes les plus divers par leur situation sociale, leur nationalité ou leur religion, jugeant la Savoie à leur point de vue particulier selon leurs goûts, leurs caprices et les impressions du moment. Car, dans cette gerbe de fleurs, on peut cueillir quelques épines : mais les voyageurs du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle sont-ils toujours gracieux pour les pays qu'ils ont visités ? Parmi les passages les plus piquants, signalons : les relations de deux pèlerins se rendant en Terre-Sainte au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle ; la réception d'Henri II à Saint-Jean-de-Maurienne en 1548 ; le passage en Savoie du Vénitien Minucci, du protestant Godefroy, du sceptique Montaigne, de l'Anglais Coryate, du prêtre bolonais Locatelli ; l'ascension des glaciers de la Savoie en 1741, par Windham et Pococke, etc.

Les textes anciens ont été traduits, avec raison, en un langage compréhensible pour le lecteur moderne ; mais l'érudit chartiste a su conserver aux récits leur saveur naïve et pittoresque. Chacun des extraits publiés est accompagné de notes toujours instructives et d'introductions historiques riches en informations. Ces notices écrites avec humour, dans une langue claire et colorée, se lisent avec un intérêt soutenu et un vif agrément. Les appréciations sont-elles toujours impartiales ? je n'oserais l'affirmer ; parfois, assez rarement, certaines réflexions tendancieuses détonent et rappellent un peu le style politique.

Malheureusement, l'auteur était sur le point de quitter la Savoie au moment où s'imprimait son ouvrage ; il n'a pas eu le loisir de compléter et de remettre au point ces pages publiées d'abord dans les colonnes d'un journal. Mais, tel qu'il est, ce recueil plaira aux lettrés et aux historiens savoyards qui seront reconnaissants à l'ancien archiviste de la Haute-Savoie du nouveau et signalé service qu'il vient de rendre à notre pays de Savoie.

J. B.







# FRANÇOIS DESCOSTES

1846-1908

---

## ÉLOGE FUNÈBRE

PRONONCÉ

*dans la Séance publique du 30 Décembre 1908*

PAR

M. Jacques BOURGEOIS

*Vice-Président de l'Académie*

---

MONSEIGNEUR (1),

MESDAMES, MESSIEURS,

Une grande voix s'est éteinte qui souvent fit vibrer nos âmes des émotions les plus douces et les meilleures : voix puissante parce qu'elle empruntait ses accents à la passion du beau et du bien auquel nul homme n'est étranger, voix aimée parce qu'elle se donnait généreusement à toutes les nobles causes avec un dévouement qui n'excluait pas la plus haute indépendance.

Cette voix, nous ne l'entendrons plus, ni dans la solennité du Palais, sous la sympathique attention des juges et la muette admiration d'un auditoire ravi, ni dans l'émotion troublante des réunions populaires où elle passait tantôt comme l'harmonie d'une musique, tantôt comme le souffle des éléments déchaînés, ni enfin dans cette salle de l'Académie où, comme en famille, notre Président prodiguait à ses confrères et à un public d'élite le charme de son esprit et les véhémences de son cœur.

---

(1) Mgr Dubillard, Archevêque de Chambéry.

Cependant, nous voulons conserver de François Descostes tout ce qu'un homme peut laisser après lui de souvenir vivant et fécond, d'exemple, d'encouragement et d'espoir : et celui que l'Académie a chargé de vous le rappeler ici pour quelques instants, à cette place de la présidence où vous l'avez si souvent entendu lui-même, tremble que son effort ne soit pas à la hauteur de son amitié...

D'autres ont dit, et dans des termes auxquels rien ne saurait être ajouté ce que le barreau, la cité chambérienne, la Savoie et la presse française devaient à notre Président. L'Académie vient après tous : mais elle revendique le cher et douloureux privilège d'avoir suscité les ultimes labeurs et d'avoir absorbé les dernières pensées de l'homme qui est mort en travaillant pour elle.

Il est tombé au poste d'honneur : quand, à l'improviste, il a été retiré d'au milieu de nous par un de ces coups qui déconcertent toutes les prévisions humaines, tranquille et actif, sans pressentiment, dans la plénitude d'une santé qu'il ne croyait pas devoir gaspiller sans profit, il se préparait à faire entendre au Congrès pré-historique la parole de sagesse qu'il savait être dictée par le sentiment de notre Académie. Il allait dire que la science ne doit repousser aucun fait d'observation certaine, mais qu'elle ne saurait, sans témérité, sortir de sa sphère purement phénoménale pour toucher au domaine des Causes, dont la philosophie et la religion peuvent seules connaître : et il allait évoquer au-dessus de nos efforts éphémères — son manuscrit le dit en propres termes — « le Maître de la Vie et de la Mort »... qui déjà avait disposé de lui...

Or il tenait à exprimer ces vérités dans un magnifique langage, digne de lui, digne, surtout de la Compagnie au nom de laquelle il se présentait aux savants de toute la France.

Grâces lui en soient rendues ! C'était bien l'esprit de cette Académie qu'il portait au Congrès avec la bonne grâce et les belles manières dont elle se pique de conserver la tradition : de cette Académie qui a voulu culti-

ver à la fois les Sciences, les Lettres et les Beaux-Arts, pour réunir dans le même foyer toutes les aspirations vers l'idéal.

\* \* \*

Aussi bien, Mesdames et Messieurs, la première fois qu'il s'était fait entendre dans cette enceinte, François Descostes avait-il pris pour sujet l'éloge d'un de nos plus illustres fondateurs, du cardinal Billiet.

C'était en 1873. Agé de 29 ans, connu au dehors par de retentissantes plaidoiries et par des opuscules pleins d'humour en même temps que de magnanime ardeur pour la gloire de la Savoie, reçu depuis deux ans dans cette Compagnie, le jeune récipiendaire n'avait pas encore donné toute la mesure de son talent. En présence de cet homme de foi, de science, de vigoureuse action et de prudente charité que fut le pâtre des Chapelles devenu prince de l'Eglise, Descostes se révéla véritable écrivain. La hauteur de son esprit, sa vaste compréhension et son admiration fervente pour toutes les supériorités s'affirmèrent tout de suite pour fixer la note définitive de son caractère et de son style. Je ne sais si jamais dans la suite il a écrit avec plus de justesse, de mesure, de concision et de force.

Il y a de cela un tiers de siècle et ceux qui assistaient à cette séance n'en ont point oublié les nobles impressions... Mgr Pichenot se levant à la fin du discours et s'avancant, tout ému, pour offrir à l'orateur l'anneau pastoral du cardinal Billiet.

Encouragé par ce succès Descostes se tourne résolument du côté des Lettres, auxquelles il va consacrer les rares loisirs que lui laisse la plus jalouse des professions. Mais ce n'est pas une vaine littérature de *dilettante* qui tentera son talent : il se sent la vocation d'être la voix vivante de son pays soit pour en exalter les grandeurs, soit pour maintenir et accroître le fonds d'idées libérales,

et religieuses qu'il considère comme notre plus bel apanage.

De nombreuses brochures sur les beautés de la nature alpestre, sur les souvenirs savoyards de la guerre de 1870, des rapports sur les prix de l'Académie, des articles de journaux, des conférences imprimées manifestent pendant vingt ans l'incessante activité de cet homme, qu'absorbent cependant les obligations de famille, le travail du cabinet avec le continuel va-et-vient des clients et des hommes d'affaires, les mémoires juridiques, les plaidoiries presque quotidiennes et le souci de la responsabilité des biens et de la vie d'autrui, au sujet de laquelle sa scrupuleuse conscience ne semble jamais rassurée.

Et toutefois, non content de ces écrits faciles et rapides, il consacre le meilleur de son temps libre à l'étude de notre plus grand écrivain de Savoie, dont le caractère, à coup sûr, n'avait guère d'analogie avec le sien, mais qui l'attire non seulement par son éloquence mais encore et surtout par sa fidélité à ses convictions et à son pays.

L'œuvre la plus considérable de Fr. Descostes, celle qui offre le plus d'étendue et où il a mis le plus de lui-même est certainement son livre en deux volumes qui porte en titre « *Joseph de Maistre avant la Révolution* » et en sous-titre « *Souvenirs de la société d'autrefois* ».

Ce sous-titre est très important parce qu'il justifie les dimensions de l'ouvrage, en explique le sens et en caractérise les détails. Parti de documents qu'il avait l'heureuse chance de posséder, les *livres de raison* du sénateur Gaspard Roze, collègue et ami intime de Joseph de Maistre, à l'aide du *Journal* et de la correspondance connue ou inédite de l'écrivain lui-même, Descostes a pu confondre dans un récit plein d'unité et de variété, la trame des quarante premières années de Joseph de Maistre et le tableau de la vie sociale de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans laquelle Maistre est né, a préparé et achevé sa formation définitive avant de parler au monde dans les écrits qui ont immortalisé son nom.

Ce livre a été très diversement jugé : et cela se conçoit sans peine.

Le lecteur étranger à la Savoie, si imbu qu'il soit des théories modernes sur l'influence des milieux, ne peut manquer d'apercevoir que notre auteur pratique parfois l'école buissonnière et s'attarde en bien des endroits plus ou moins fleuris, mais où n'apparaît guère ce qu'on appelle aujourd'hui la genèse du grand homme.

Cette méthode un peu large explique pourquoi, malgré le puissant intérêt qu'il présente aux vrais amis de l'histoire, le livre n'a pas eu au dehors tout le retentissement qu'il méritait : ce qui n'a pas empêché l'Académie Française de lui décerner *le premier prix Monthyon*.

Mais pour nous, gens de Savoie, où trouver une étude plus vraie et plus attachante de la vie de nos grands-pères ? Ceux que nous avons connus nous en ont maintes fois conté tel détail frivole, telle circonstance grave et touchante, telle habitude débonnaire, telle explosion de fidélité et d'honneur. Et voilà qu'on nous ressuscite tout ce passé dans le cadre de l'histoire d'un homme qui résume toute l'énergie et toutes les délicatesses de notre race !

C'est d'abord le pays de Savoie avec sa monarchie tempérée par la tradition et l'amour des souverains, sous le contrôle indépendant de son Sénat. C'est la ville de Chambéry avec ses rues tortueuses où, dans de modestes hôtels, habitent une noblesse et une bourgeoisie affînées par la culture des lettres, aimant les fêtes, le théâtre, d'esprit un peu français et joyeuse pourtant de recevoir ses princes quand ils veulent bien passer les monts pour la venir visiter. C'est la famille judiciaire avec ses habitudes sérieuses et ses fréquentations confraternelles.

Joseph de Maistre y naît d'un père président au Sénat, d'une mère fille d'un sénateur et s'y lie de bonne heure avec deux amis qui deviendront aussi des sénateurs, Salteur et Roze, et encore, plus intimement si possible, avec Henri Costa de Beauregard, *l'Homme d'autrefois*, que tout le monde connaît aujourd'hui.

Entré lui-même au Sénat il se manifeste par deux

harangues soit discours de rentrée, comme on dit maintenant, et un *Eloge de Victor-Amédée III* où les idées les plus sages et les plus libérales apparaissent sous une forme qui tient encore du style déclamatoire de J.-J. Rousseau.

François Descostes nous montre le futur grand écrivain à son travail de tous les jours, besogne de juriste, labeur purement intellectuel, dans ses conversations et discussions littéraires avec ses amis, au milieu des joies et des douleurs qui marquent sa vie de famille et jusqu'au sein de la loge maçonnique où il fit une innocente et courte apparition. Les détails sont bien choisis, saisissants, et presque toujours l'auteur, au lieu de parler, met le récit sous la plume de Joseph de Maistre, empruntant à sa correspondance le vivant commentaire de ce qu'il raconte.

Ecoutez ces lignes de Descostes qui semblent avoir inspiré le statuaire Dubois :

« Dans l'abandon de l'intimité, au sein des épanchements de la famille et de l'amitié, il est peut-être plus intéressant encore à observer que dans ses correspondances diplomatiques ou ses travaux de philosophie. On le découvre là sous un jour que l'on ne soupçonnait pas, comme un colosse ramené aux proportions d'une miniature et se détachant du fond sans paraître rapetissé. Joseph est bien, dans ce cadre, le grand frère de Xavier : on retrouve en lui la belle humeur, le scepticisme aimable du *Voyage autour de ma chambre*, le sentiment du *Lépreux de la cité d'Aoste*... Mais, au surplus, quelle différence de taille entre les deux frères ! L'aîné a la flamme du génie ; dans ce monde supérieur, inaccessible à Xavier, Joseph transfiguré et baigné de lumière, se lève comme un prophète, se lève comme une apparition : il se dédouble alors, il dépouille l'homme de l'intimité et transforme en grandeur, en éloquence terrible, toute la virtuosité charmante qu'il prodigue dans le commerce de la vie courante » (1).

Quelques-uns cependant se sont plaints des digressions de l'auteur ; d'autres n'ont pas goûté les mises en scène un peu dramatiques....

---

(1) *Joseph de Maistre avant la Révolution*, tome II, page 177.

Sans doute l'exubérance de Descostes, dont il convenait de bonne grâce quand on le plaisantait à ce sujet, a donné à son étude des proportions inattendues. Mais notre esprit ne demande pas à être toujours tendu et lorsque nous trouvons un livre bon enfant, joyeux compagnon, de cœur généreux et d'esprit élevé, qui nous redit à petits coups toute l'histoire de notre famille, est-il possible de n'y pas prendre un plaisir extrême ?

Que ceux qui ne l'ont pas lu s'empressent de le lire, que ceux qui l'ont lu y reviennent encore. Non seulement ils apprendront comment se prépare un homme qui veut parler à son siècle : mais, sans effort, ils reverront notre passé et le comparant au présent, avec ses progrès et ses reculs, ils en tireront une bonne et encourageante leçon.

Ce premier livre avait paru en 1893. Descostes en publie un second dès 1895 : *Joseph de Maistre pendant la Révolution, ses débuts diplomatiques, le marquis de Sales et les émigrés*.

Son héros maintenant n'est plus confiné dans la vie étroite d'une petite ville. C'est l'histoire générale du temps, c'est la lutte des années de la Révolution contre l'Europe, particulièrement la guerre des Alpes qui fera le fond du récit, sur lequel d'ailleurs jettera un singulier charme une noble amitié, féconde pour la défense du pays, entre le sévère magistrat et un soldat qui ne lui ressemblait guère, Maurice de Sales, dont l'auteur nous donne cet aperçu :

« Toujours alerte, assoupli à tous les exercices du corps, cavalier émérite, escrimeur impeccable, danseur intrépide, organisateur envié des chasses royales, boute-en-train choyé des réunions mondaines, d'une égalité d'humeur charmante, enthousiaste, ignorant de la valeur de l'argent, serviable jusqu'à la prodigalité, Maurice est avec ses amis d'une gaieté communicative qui dissipe comme par enchantement les humeurs noires... » (1).

Quelques chapitres sur l'état des esprits en Savoie

---

(1) *Joseph de Maistre pendant la Révolution*, p. 88.

avec l'émigration française qui s'y entremet et nous trouvons Maurice de Sales et Joseph de Maistre, tous deux à Aoste, appelés l'un par un devoir militaire strict, l'autre par un sentiment supérieur de fidélité au Souverain. Description pittoresque du fourmillement des émigrés : tableau rassénérant de la famille de Maistre avec l'épisode d'une visite à la Tour du Lépreux et de la rencontre de l'*Elisa* de Xavier, le tout un peu fantaisiste, mais avec des citations qui font revivre le délicieux frère de Joseph.

Ce dernier, entraîné par une généreuse équipée de sa femme, revient à Chambéry, refuse le serment civique et l'impôt de la guerre, mais se voit obligé de partir pour Genève d'abord et bientôt pour Lausanne où il devient le correspondant officiel du roi de Sardaigne en même temps que le conseiller informateur des armées qui campent sur les Alpes. Maurice de Sales y vient prendre ses inspirations et échange avec lui des lettres, témoins d'un dévouement égal chez l'un et chez l'autre et que l'insuccès ne peut lasser.

L'auteur est naturellement amené à nous raconter, après l'insurrection de Thônes, les deux invasions des alliés en 1793 et en 1794 aboutissant au succès définitif des Français avec Kellerman de ce côté des Alpes et Bonaparte de l'autre.

Vainement de Lausanne Joseph de Maistre a essayé de soulever l'opinion en Savoie par ses *Lettres d'un royaliste savoisien* et de secouer par sa correspondance la torpeur par trop voulue de notre soi-disant alliée l'Autriche.

Il s'occupe plus utilement à préparer ses *Considérations sur la France* qui vont paraître en 1796.

Descostes ne se contente pas de narrer les péripéties de ses travaux diplomatiques, il nous dit son entourage, ses distractions et les détails d'une existence plus que modeste.

« Pendant, écrit-il, que dans l'étroit logis, M<sup>me</sup> de Maistre vaque à ses devoirs de mère de famille et apprend à lire à ses enfants, le comte, enfermé dans les parois d'une petite pièce qui



sert de « bureaux à l'ambassade », donne audience à l'Europe et enregistre les décrets de la Providence.

« Pénétrons dans ce « cabinet noir »... tout rayonnant de clarté. Un bachelier de l'Université de Salamanque s'en contenterait à peine. Des rayons de sapin, pliant sous le poids des dossiers et des livres, courent le long des murs. Trois ou quatre chaises de paille occupent le court espace qui, de la table du maître, s'étend jusqu'à la fenêtre ; dans l'embrasure une autre table, plus petite, est placée ; sur la muraille un Christ et le portrait du roi. Une simplicité austère, presque monacale. On dirait une cellule de bénédictin : mais là se forment des chefs-d'œuvre et s'agitent les destinées des peuples. Là convergent les informations de l'ancien monde et du nouveau... » (1).

Quelques pages, des plus piquantes, relatent la première entrevue, suivie de plusieurs autres, qui eut lieu au château de Coppet entre Joseph de Maistre et Madame de Staël : lui, feignant de ne pas voir les attitudes prétentieuses de Corinne et rendant justice quand même à la générosité de son cœur comme au charme subtil de son esprit ; — elle, sauvant l'indépendance de sa pensée contre les boutades sarcastiques de l'étréscillant causeur, mais n'hésitant pas à pronostiquer le grand écrivain qui allait se révéler. Ce chapitre, d'une saveur littéraire exquise, coupe agréablement le récit d'une lutte dans laquelle la clairvoyance de Joseph de Maistre, comme la valeur militaire de Maurice de Sales restèrent sans profit, si ce n'est sans honneur, et qui finit par le complet effondrement de leurs espérances.

L'historien alors fait place au penseur : il rapproche Joseph de Maistre vaincu et Bonaparte vainqueur, celui qui promulgue les décrets de la Providence et celui qui les exécute. Et le livre se termine, toujours un peu dramatiquement, sur la tombe de Maurice de Sales prématurément mort des suites de ses campagnes, tandis que son ami va continuer, à travers l'Europe, son voyage et ses enseignements.

Cet ouvrage sur de Maistre nous semble bien supérieur au premier et par l'intérêt des situations et par la vigueur

---

(1) *Joseph de Maistre pendant la Révolution*, p. 541.

du style et par le choix des extraits de correspondance qui nous inspirent, pour des hommes morts depuis un siècle, je ne sais quelle familiale affection.

Les études sur de Maistre ont d'ailleurs été complétées par diverses brochures : *Joseph de Maistre orateur*, 1896; — les *Archives de Turin et la correspondance inédite de Joseph de Maistre*, 1906; — et surtout par un bien intéressant article du *Correspondant* intitulé *Joseph de Maistre inconnu, Venise, Cagliari, Rome*, qui n'a malheureusement été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires : car, parmi les écrits de Descostes, il n'en est pas, à notre avis, qui valent ces pages rapides, pittoresques et animées, qui retracent l'odyssée du pauvre sénateur de Chambéry devenu le ministre de la justice d'une île incivilisée, puis l'ambassadeur d'un roi sans royaume et cependant salué par toutes les chancelleries comme le premier représentant de la science politique et du droit.

A la suite de ces travaux sur de Maistre qui ont absorbé la plus grande part de son activité littéraire, Descostes n'a pas craint d'aborder la grande histoire. Il l'a fait en publiant en 1897 des documents analogues à ceux dans lesquels avait puisé Taine pour écrire dans ses *Origines de la France contemporaine* tout ce qui regarde la Révolution française. Le livre de Descostes est intitulé : *La Révolution française vue de l'étranger — Mallet du Pan à Berne et à Londres d'après une correspondance inédite*.

Sous ce titre apparaît une correspondance conservée au château de Sales dans laquelle Mallet du Pan, genevois d'origine, français de cœur, ancien rédacteur au *Mercure de France*, homme de confiance de Louis XVI, devenu le conseiller des puissances de l'Europe alliées contre la Révolution, échange ses vues avec M. de Souza, ministre du Portugal à Turin de 1794 à 1796. A ces pièces d'origine incontestée se joignent quatre *Lettres d'un étranger à un royaliste français sur les circonstances du moment* (de mai à octobre 1793), lettres non signées

mais que les meilleurs critiques attribuent sans hésiter à Mallet du Pan.

Il était difficile de livrer aux hommes d'études, à une époque où se révisait encore le procès de la Révolution française, quelque chose de plus captivant que la pensée quotidienne d'un étranger qui connaissait et aimait la France et, au cours même des événements, en observait les convulsions. Ce n'est pas que l'histoire ait ratifié les inquiétudes que lui inspirait l'anarchie française pour la tranquillité des autres peuples de l'Europe, d'où il déduisait hautement la légitimité de l'intervention. Mais cet homme était admirablement renseigné et sa résidence à l'étranger, son indépendance personnelle, sa sagacité et son profond mépris des théories lui valaient une clarté de vues bien rare à cette époque.

Descostes a posé en face des événements ce spectateur, étranger bienveillant, qu'il appelle l'*Observateur de Berne* quand la signature fait défaut, Mallet quand elle s'y trouve. Il a rétabli avec toute l'intensité de la vie le tumultueux tableau dans lequel les faits se déroulent, provoquant au fur et à mesure les observations qui s'y rapportent : il a, le plus possible, laissé parler les contemporains et, dans cette trame serrée de récits et de réflexions, il n'est guère intervenu que pour attester, avec une sage réserve d'ailleurs, le jugement de la postérité.

Edmond Rousse, à qui le livre était dédié et qui s'y connaissait, écrivait à notre auteur :

« Donc, mon cher confrère, je lis votre ouvrage et je  
« vais l'achever avec un intérêt passionné dont je ne  
« me croyais plus capable. Et je vous remercie et je suis  
« très fier du grand honneur que vous m'avez fait en  
« mettant mon pauvre petit nom en tête de ce très beau  
« livre.

« Vous m'écrivez que dans tout cela votre œuvre per-  
« sonnelle est peu de chose. Elle est beaucoup, au con-  
« traire : indépendamment du mérite inestimable de la  
« découverte et du labeur énorme de classement, de la  
« mise en valeur de cette masse de documents parmi

« lesquels vous évoluez avec tant d'aisance, vos accords  
« sont très bien faits : vos transitions naturelles et sim-  
« ples, sauf en quelques endroits..., j'ai suivi facilement  
« le fil de toutes les intrigues qui se croisent dans cette  
« histoire...

« Vous voyez que je ne vous cache aucune de mes  
« impressions et la franchise de mes réserves vous doit  
« être un garant de la sincérité de mes louanges. »

L'Académie Française, couronnant une seconde fois les œuvres de Descostes, a attribué à la *Révolution vue de l'étranger* le prix de la *fondation Théroouane*.

Mais notre écrivain ne vit pas seulement dans le passé : voici qu'il s'anime aux travaux de l'heure présente.

Une famille amie lui confie les lettres d'un jeune lieutenant de l'armée d'Afrique qui vient de mourir, en 1891, à vingt-deux ans, sous les balles des noirs, au bout de six mois à peine d'une campagne effrenée à travers le Soudan. Profondément impressionné à la lecture de cette correspondance, avec l'intuition de l'avenir, Descostes se sent épris pour les hommes qui refont l'âme virile de la France, pour ceux que va nous révéler de Vogué dans *Les Morts qui parlent* et plus tard dans *Le Maître de la mer* et aussi René Basin dans *l'Enseigne de vaisseau Henry* : et, devançant ces maîtres de l'espérance patriotique, il sent le besoin de procurer à d'autres les émotions que lui a fait éprouver sa lecture. Le livre s'appellera *Des Alpes au Niger, — Souvenirs d'un marsouin*, — parce qu'il faut que la Savoie d'où part le lieutenant Anthelme Orsat, où son souvenir retourne sans cesse avec l'espoir d'y rentrer couvert de gloire, que la Savoie ait la part d'honneur qui lui revient. Et puis quelle légitime antithèse entre ce pays où l'on se laisse vivre dans des horizons de verdure et la brousse africaine où sous un soleil de feu, devant l'homme plus sauvage que le fauve, on va chercher une mort souvent cruelle !

L'enfance, la jeunesse d'Anthelme, sa famille, les beautés du paysage et les habitudes de la campagne

d'Albens enchantent d'abord le lecteur d'une impression de paix reposante. Descostes s'y oublie un peu jusque dans des chansons patoises... c'est presque la terre natale...

Mais bientôt voilà le lieutenant au régiment des tirailleurs sénégalais, sous les ordres du colonel Archinard, opérant entre le Sénégal et le Niger contre le sultan noir Ahmadou dont il contribue à renverser l'empire, puis contre Samory qui ne sera défait que plus tard. Il s'y trouve aux côtés du lieutenant Marchand, souvent cité dans ses lettres, alors inconnu, depuis devenu le héros légendaire de l'Afrique et dont la France attend le récit de sa merveilleuse épopée quand il plaira à des maîtres jaloux de lui en permettre la publication.

Dans une narration vive et alerte, d'une manière de style toute nouvelle chez Descostes et qui ressemble à des ordres du jour d'une armée en campagne, d'un ton vraiment militaire, marchant comme au pas gymnastique, il suit les lettres du lieutenant tantôt belliqueuses et ardentes, tantôt gracieusement pittoresques, tantôt pleines d'une tendresse émue pour la mère qui l'attend au loin.

Il nous expose les origines de la conquête de pénétration française, la géographie du pays et comme la trame du voyage dans ce carnet de marche où apparaissent, sous la plume du marsouin, les horreurs d'une guerre sans quartier, les privations physiques et les jouissances morales, les alertes de la poursuite, le récit pathétique de cette journée où la fumée de la poudre et « le mol sussurrement des balles » le guérissent d'un accès de fièvre pernicieuse pour lui faire accomplir des prodiges de valeur après lesquels il écrit : « Enfin, j'ai fait quelque chose... Malheureusement je ne suis pas blessé » ; — et en marge de ces tableaux tragiques les naïves innocences de deux petites négresses dont le lieutenant est devenu le protecteur adoré.

De temps en temps c'est Descostes qui s'enflamme lui-même et, par une orchestration puissante ou douce, enlève en superbe poésie les ardeurs guerrières du lieutenant

ou ses retours de tendresse vers les siens. Tel tableau enchanteur des rives du Niger ou telle envolée mélancolique ou grandiose de la sauvagerie à la civilisation peuvent se comparer aux meilleures pages de Loti.

Et quand, frappé au cœur dans un bois où se cachent les défenseurs de Samory, Anthelme est tombé avec deux de ses fidèles nègres et qu'enlevé à l'ennemi il est enseveli par ses camarades sous une modeste croix, Descostes nous ramène du Niger aux Alpes où la foi console ceux dont le fils est mort dans le dévouement, martyr de la patrie, réalisant en quelques mois, pour ce monde et pour l'autre, le prix inestimable de la vie.

Ce petit livre n'est pas destiné aux lettrés : il s'adresse à tout le monde, à la jeunesse en particulier et, dans une vibrante préface, Ernest Daudet a pu en dire qu'il venait à son heure « pour protester contre les outrages dont « des criminels et des fous ont tenté, dans ces derniers « temps, de souiller l'armée, le drapeau, l'âme même de « la patrie. »

\* \* \*

Mesdames et Messieurs, je n'ai voulu qu'éveiller vos souvenirs en vous rappelant l'écrivain que fut François Descostes.

Mais à l'Académie appartient aussi l'orateur.

A ce mot je m'arrête et je me demande s'il est possible de parler convenablement d'un orateur.

S'il est vrai, comme dit lord Byron, que la vie d'un homme n'est pas plus qu'un de ces mille plis qui apparaissent à la surface des mers pour disparaître en un clin d'œil, que penser de cet ébranlement passager qu'une voix éloquente jette dans l'oreille et le cœur, pour le remuer jusque dans ses profondeurs intimes, sans qu'il en reste rien à l'instant d'après : rien, car pas plus l'écriture que le souvenir n'en conservent une adéquate impression. Un phonographe même ne pourrait faire pour elle ce qu'il opère pour le chant et la musique. L'éloquence n'est pas seulement dans la voix : elle est

dans l'attitude, dans le geste, dans le regard et jusque dans l'attention de l'auditoire dont l'émotion décuple son effet en établissant entre celui qui parle et ceux qui l'écoutent je ne sais quelle merveilleuse consonance.

C'est que l'orateur est une puissance en action. Il ne lit pas, il ne se rappelle pas une élucubration plus ou moins étudiée : mais, préparé par une longue méditation ou emporté par le saisissement d'une idée subite qui l'entraîne, il se livre lui-même, tout lui-même, laissant s'épandre sa pensée dans l'ordre qui est le sien, déchaînant la passion dont il est agité et qui va trouver, sans qu'il les cherche, les mots terribles ou suaves, les images qui ravissent ou bouleversent l'imagination. Là on est ce qu'on est et, quoiqu'on dise, nul ne peut se donner ce que le Ciel ne lui a pas octroyé.

A cet égard Descostes fut magnifiquement doué et l'on ne saurait penser à lui sans se rappeler le mot du poète italien :

*di parlare si largo fiume.*

Ce fleuve, d'ordinaire, se déroulait d'abord majestueusement, à flots continus et réglés, tournant les obstacles, ramassant de ci de là quelques fleurs sur ses bords : puis tout-à-coup il se précipitait impétueux, enlevant tout devant lui pour retrouver ensuite comme une paix définitive et conquise. Rarement des écarts ou de subtils détours : presque toujours la grande manière d'une raison sûre d'elle-même, qui se passionne progressivement pour communiquer peu à peu l'émotion grandissante de sa clairvoyance et de sa générosité.

Ceux qui l'écoutaient, même sans bienveillance, étaient d'abord saisis par la noblesse du visage et de l'attitude, reflets de l'élévation de l'âme : un moment ils restaient hésitants quoique éblouis par les belles inflexions d'une voix mâle et souple à la fois, par l'harmonie un peu solennelle des périodes impeccables, par les surprises continuelles d'une étonnante fécondité d'idées et de mots inattendus ; un courant de sympathie ne tardait pas à s'établir... et alors il était le maître, il

élevait les autres sur les sommets où il planait lui-même et dans cette région où toutes les âmes sont sœurs, les échauffant d'une ardeur superbe et désintéressée, il les faisait communier dans la poésie et la beauté.

Descostes agrandit et élève tout ce qu'il touche, a dit ici-même un de nos confrères. Telle est bien la note distinctive de son éloquence.

Et, pour caractériser davantage sa manière oratoire, empruntant mes exemples à un autre art, je dirais que s'il ne rappelle ni la tendresse subtile d'un Mendelsohn, ni les illuminations d'un Wagner, à coup sûr il a quelque chose de la belle ordonnance et du somptueux développement d'un Beethoven.

On ne s'étonnera pas que parmi toutes les juridictions il ait particulièrement affectionné celle des assises. La nature dramatique des sujets à traiter, le drame lui-même de cette procédure qui se passe en quelques heures d'audience — le juré ne devant pas connaître ce qui est écrit, — l'esprit du juge qui n'a d'autre expérience que celle de la vie courante, la présence d'un public venu à seule fin de s'émouvoir, tout cela permettait à Descostes de mettre en œuvre ses prestigieux moyens et, en maniant toutes les passions humaines, d'obtenir sur son auditoire une irrésistible domination.

Mais ce n'est pas là seulement qu'il manifestait le pouvoir de sa parole. Dans les débats correctionnels, à Grenoble, à Lyon comme ici, il s'était rendu célèbre, et dans maintes causes civiles à Chambéry et au dehors, il prouva que l'éloquence, dont le domaine est de plus en plus restreint dans la pratique des affaires, n'a pas perdu et ne perdra jamais tout son empire.

Il ne peut rentrer dans notre cadre de citer ces discours judiciaires dont plusieurs ont été imprimés : notons cependant celui auquel il consacra tout ce qu'il avait de ressources intellectuelles et morales, son plaidoyer dans l'affaire Crettiez, de Cluses, où vainement, dans un admirable langage, il appelait ouvriers et patrons à une réconciliation qui est la vérité économique et sociale.



« Ouvriers, dit-il, ayez conscience de votre dignité et de vos droits de travailleurs. Défendez-les hardiment, par les voies légales, mais respectez ceux des patrons. Respectez leurs propriétés ; ne les menacez pas ; ne les conspuez pas ; ne chantez pas la *Carmagnole* sous leurs fenêtres ; ne coupez pas leurs arbres ; ne brisez pas leurs vitres ; n'enfoncez pas leurs portes ; ne brûlez pas leurs maisons ; n'attendez pas à leurs vies ; n'apparaissez pas, vous qui êtes de braves gens et de nobles cœurs, incapables individuellement d'une action basse, comme une meute déchaînée capable en masse de toutes les folies et de tous les excès !

« Patrons, rappelez-vous que vous avez été ouvriers vous-mêmes ; sachez que nous sommes tous égaux, tous frères ; restez calmes ; ne vous montrez pas hautains, exigeants, méticuleux ; faites au besoin des sacrifices et considérez l'usine, non pas comme une mine à exploiter ou une fabrique de billets de banque, mais comme un foyer, une grande famille dont vous devez être les pères et les chefs !

« Ouvriers et patrons, souvenez-vous que vous n'avez pas de pires ennemis que les ouvriers de l'émeute et les patrons du désordre qui soufflent le feu, attisent les haines, fomentent les grèves et qui, en prêchant la lutte contre le capital, ce travail accumulé, sont les démolisseurs de l'industrie et de la richesse nationales ! »

Dans les réunions publiques que provoquait la lutte des partis, dans les banquets politiques ou autres, partout où l'on parle d'abondance et d'improvisation, Descostes avait chez nous la première place et sa réputation s'étendait bien au-delà des limites de la Savoie. Il se prodiguait à toute demande et je n'ose dire si ses abandons oratoires ne nous ont pas procuré plus de plaisir que ses harangues les mieux étudiées.

Heureux ceux qui ont le don de toucher les cœurs et qui n'usent de ce merveilleux pouvoir que pour faire jouir les autres des plus nobles pensées ! Heureux aussi ceux qui ont tressailli à des accents émus et qui, ne fût-ce qu'une fois, suspendus à des lèvres parlantes, ont senti des larmes leur monter dans les yeux ! Ces instants sont les meilleurs qui se puissent vivre et celui dont le verbe ardent nous les donne, mort ou vivant, demeure à jamais notre ami !...

\* \* \*

Mais, Mesdames et Messieurs, l'Académie ne saurait borner ses éloges aux écrits et aux paroles. Il se dégage de la vie même de notre Président une impression d'harmonie et de beauté qu'il nous appartient de recueillir et de conserver précieusement. Car que serait le vain bruit des mots et l'art de dire le plus raffiné, s'ils ne révélaient pas une énergie intime d'ordre supérieur et d'incontestable bienfaisance ?

Nous ne parlerons pas ici du chef de famille vénéré, de l'homme privé qui partout où il avait passé, dans tous les rangs de la société, avait suscité des amitiés aussi ardentes que fidèles, cœur hospitalier, foyer rayonnant où plusieurs d'entre nous venaient réchauffer leurs timidités ou leurs langueurs. Combien n'en a-t-il pas réconfortés et des plus humbles, dans le malheur, dans la maladie et jusqu'aux approches de la mort ? Sa belle figure qui nous est admirablement conservée et que de pieux souscripteurs, venus de tous pays comme de toutes opinions, ont voulu fixer dans l'immutabilité de l'airain, en dira toujours plus que les longs discours : expression parfaite d'une âme limpide, hautement inspirée et souverainement bonne.

Nous laisserons encore l'avocat. Ses pairs en ont parlé comme il convenait, et le chef de son Ordre n'a rien exagéré lorsque, dans une émouvante harangue, au bord de sa tombe, il le montrait comme un des plus beaux exemples de ce dévouement professionnel qui fait l'honneur du barreau. L'héroïque obstination avec laquelle, au risque de fatiguer les indifférents, il poursuivait la défense et l'assistance de ses clients, même après les décisions de justice, est un des plus nobles traits de son caractère.

Nous ne rappellerons sa vie politique que pour dire la droiture avec laquelle il proclamait ce qu'il croyait être la vérité, au risque d'encourir les ironies ou les silences plus cruels encore de quelques amis très chers. Car ce n'est certes pas avec l'indifférence d'un sceptique qu'il abordait les campagnes électorales ou l'exercice de ses simples fonctions municipales : respectueux de la per-

sonne des adversaires, qui parfois ne le payaient pas de retour, il sentait très bien les blessures ; mais il les supportait sans se plaindre, par amour de son pays. Ce qui le peinait le plus dans ces luttes dont il cherchait à atténuer la violence, c'était de voir qu'il ne pouvait réconcilier dans la liberté tous ses concitoyens ; et la seule pensée que l'un d'eux aurait à lui faire quelque reproche était pour lui une insupportable inquiétude.

Et cependant François Descostes a été, dans toute l'acception du mot, un homme public : non pas à raison des fonctions électives qu'il a exercées ou qu'il a sollicitées, sans jamais les désirer : il a été homme public en dehors même de l'action politique proprement dite et du groupement républicain libéral dont il avait été un des initiateurs. Plus que ceux qui d'occasion fabriquent des lois ou distribuent des emplois lucratifs, il a été en contact intime avec l'âme de ses concitoyens : mieux que dans les comités dont il a pu faire partie, il a, par l'effort constant de ses écrits, de ses paroles et de ses actes quotidiens, doté sa ville et son pays d'un trésor de saines pensées qui ont accru le fonds commun de notre sagesse et le patrimoine moral sur lequel nous vivons.

Deux grands sentiments dominant toute son existence l'idée religieuse et l'amour du pays.

Dieu, la vie future, les moyens de la préparer que propose la doctrine catholique, voilà pour Descostes le premier objet qui doit absorber les individus et les peuples. Non seulement il flétrit, comme citoyen et jurisconsulte, les incessantes voies de fait auxquelles se livrent, sous le couvert des lois, des novateurs incapables de formuler une doctrine qui puisse être vécue. Mais encore, avec la simple philosophie du catéchisme doublée de la philosophie du bon sens, il attaque de front les théories de négation qui changent tous les vingt ans, et son éloquence, qui n'est autre chose que la raison passionnée, en démontre magistralement l'inanité et l'impuissance.

Il faut relire la conférence qu'il donnait le 1<sup>er</sup> mai 1887 à Genève sous ce nom « *Irreligion ou Religion de l'ave-*

vir », son discours de 1892 à Grenoble sur l'*Encyclique et les devoirs de la jeunesse catholique*, celui de 1901 à Besançon : *Dieu, l'idée religieuse et la société moderne*, et encore la péroraison de celui qu'il prononçait à Paris le 7 mai 1905 à l'assemblée générale de l'Alliance Catholique Savoisiennne.

Souvent encore, pour ne pas dire toujours, la note religieuse apparaissait dans les études diverses d'histoire, de politique ou de simple littérature qui émanaient de sa plume. Aucuns l'en plaisantaient, lui reprochant d'empiéter sur son curé... Il comptait, paraît-il, sur l'indulgence de celui-ci : car il continuait quand même et, quand on le pressait trop, il répondait bravement que tout tableau a besoin d'une lumière qui domine et que, pour lui, sa lumière préférée était Celle qui a éclairé le monde.

Et d'ailleurs n'est-ce pas à une source sacrée qu'il puisait la sérénité d'esprit que nous nous plaisons tant à admirer chez ce grand pacifique, qui était en même temps un grand agitateur de pensées et d'actions ? Et ne réalisait-il pas mieux que personne cette maxime que notre François de Sales proposait comme l'idéal de la vie et dont un de nos plus éminents confrères donnait l'éloquent commentaire dans un récent article du *Correspondant* : *Une activité suprême dans un calme imperturbable* (1).

Après Dieu la patrie, c'est-à-dire la France et surtout la Savoie, que Descostes voit « attrayante par le mystère, « riche par la végétation, magnifique par la nature, « glorieuse par le passé, sublime par le courage, généreuse par le caractère... » (2). Les titres seuls de ses principaux ouvrages suffisent à montrer qu'il s'était donné comme la charge d'en perpétuer au-dedans les vertus héréditaires un peu vacillantes et d'en augmenter au-dehors le prestige, sur lequel il se faisait aussi

---

(1) *Le Correspondant*, mars 1908 : *La Philothée de Saint-François de Sales*, par Henry Bordeaux.

(2) *La Savoie, son passé, son avenir* ; Thonon, 22 août 1886, p. 32.

quelques généreuses illusions. Notons : *La Savoie, son passé, son avenir*, — *Poètes de Savoie*, — *Bethoncourt*, — *Les exercices physiques et les cures d'air dans les Alpes françaises*, — *La petite France et la grande France*, — *L'annexion de 1860 et la Cour d'appel de Chambéry*, — *L'Esprit provincial en Savoie, etc., etc.*

Qu'il décrive avec le pinceau d'un aquarelliste nos sites alpestres pour convier l'étranger à venir en contempler les merveilles, qu'il rappelle nos vieilles coutumes, qu'il exalte nos grands concitoyens, en particulier les de Maistre, qu'il célèbre la vaillance de nos braves sur les champs de bataille d'Italie ou dans les plaines de l'Est où « ils ont consacré par leur sang l'union définitive à la patrie française », qu'il signale dans des articles de journaux presque quotidiens tout ce qui est fait de bien par le moindre d'entre nous, de ses amis ou de ses adversaires, toujours Descostes rehausse la Savoie et, avec une fierté communicative, semble dire à ses concitoyens : voyez ce que vous êtes, soyez tout ce que vous pouvez être. Mais il ne le leur dit pas : il le leur fait sentir et il provoque ainsi autour de lui un relèvement de la mentalité publique dans l'amour des belles actions comme dans l'admiration des belles choses. Et tout cela avec une loyauté et une tolérance qui expliquent l'immense popularité dont il a joui pendant sa vie et qui couronne encore sa mémoire.

Le témoignage le plus touchant de son affection envers ceux qui plus ou moins avaient partagé son existence, nous le trouvons dans les nombreux éloges funèbres qu'il écrivit, notamment pour ses confrères au barreau ou à l'Académie. Son désir de mettre en relief la valeur des autres, désintéressement dur à certains égoïsmes, s'ingéniait à saisir les nuances distinctives des caractères et, dans des portraits que son amitié nimait toujours de légers reflets d'or, nous voyions revivre à nos yeux les disparus. Rappelons quelques noms : au barreau Perrier de la Bâthie, Roissard, Ancenay, Arminjon, Raymond ; à l'Académie, après le cardinal Billiet, Claudius Blanchard, Lachat, Mgr Rosset, de Loche,

Mgr Hautin, Charles Le Blanc, André Perrin dont il y a un an à peine il nous entretenait avec une profondeur de sentiment dont nous avons gardé la mémoire.

\* \* \*

C'est d'ailleurs en notre salle de l'Académie, petite par les dimensions mais grande par les souvenirs, que se plaçait le vrai domaine de Descostes, dans les honneurs d'une présidence qui avait commencé en 1900 et qui semblait ne pas devoir finir ; tant il était encore en plein épanouissement de santé, ayant gardé de la jeunesse la gaîté, l'enthousiasme et les vastes espoirs !

Là il nous donnait à chaque occasion de délicieux régals littéraires.

Un jour, c'est un conseil qu'il adresse aux ambitieux en répondant au discours de réception de quelqu'un qui ne l'est guère :

« Pour vous, dit-il, et peut-être avez-vous ainsi trouvé le secret de la véritable sagesse, la vie n'est pas si longue qu'on doive s'évertuer à la traîner loin du pays natal, sur les grands chemins, dans le tourbillon âpre et décevant de la lutte quotidienne, à la poursuite de chimères dont la possession même permet de sonder le vide et le néant. Pourquoi ne pas rester indissolublement attaché à la terre des ancêtres, aux horizons premiers perçus, au clocher qui sonna le carillon de notre baptême et le glas de nos morts, aux amiliés des jours d'enfance et de prime jeunesse, aux promenades coupées d'envolées vers le ciel bleu, évoluant librement et ne s'arrêtant dans son essor que là où la sublime humilité du chrétien vient servir de garde-fou aux investigations et aux rêveries de la pensée humaine ?... »

« Pourquoi, au lieu de courir le monde, n'en pas faire le tour, les pieds sur les chenêts en hiver ou, quand le beau temps est revenu, assis à sa table de travail, les fenêtres toutes grandes ouvertes, pour respirer l'air des cimes ; et devant soi le volume tout grand ouvert aussi, ancien ou moderne, classique ou romantique, français ou étranger, pour respirer l'air de ces cimes de l'humanité pensante dont la fréquentation assidue donne à l'esprit tant de souplesse, à la méditation tant d'aliments et à la formation intellectuelle tant de solides assises ? » (1).

(1) Réponse au Discours de M. Cl. Bouvier, 1904, p. 7.

Un autre jour, c'est une charmante querelle, presque un plaidoyer pour des pierrots qu'un autre récipiendaire a méchamment attaqués :

« Ils vous répondront, dit l'avocat, ces crocheteurs de la gent ailée, sur cette note criarde qui a si souvent troublé vos rêveries, que le soleil luit pour tout le monde, même pour les moineaux. Si leur voix aigre de trial n'est pas aussi délicieuse que le soprano du rossignol, ils ne sont pas plus bavards que les merles, pas plus bruyants que certains interrupteurs de nos assemblées parlementaires, et ils ont sur eux l'avantage de ne pas émarger trop lourdement au grand budget de la nature et d'y faire une besogne utile en déclarant la guerre aux insectes mal-faisants. Si Buffon nous dit qu'il faut à peu près vingt litres de blé par an pour nourrir une couple de moineaux, le curieux Bradley qui, comme vous, cultivait avec succès la botanique, a calculé que deux moineaux apportent par semaine à leurs petits 3.500 chenilles. Ne trouvez-vous pas que ces modestes fonctionnaires gagnent honnêtement leur vie et paient largement le logis qu'ils ont usurpé sous votre toit ?

« Et puis, s'ils se taisaient, ce serait en plein jour le morne silence qui, à la caserne, suit la sonnerie de l'extinction des feux. Comprenez-vous la rue sans les claquements du fouet des cochers, les chansons des conscrits, les rires éclatants des cuisinières qui vont au marché, les cris stridents des gamins qui font l'école buissonnière ou les lazzis sonores des ouvriers qui rentrent de l'atelier ? N'est-ce pas ce qui fait le charme de notre vie française ? N'envions pas aux Anglais leur froide correction et leur humeur taciturne, génératrices d'une vilaine maladie — le spleen. De grâce, Monsieur, laissons la ville à la gaité bruyante et les fourrés de nos platanes aux bavardages étourdissants de vos ennemis mortels. Les pierrots sont à la gent ailée ce que les comères sont au village. Supprimez-les, vous aurez des cancans en moins peut-être, mais la vie courante y perdra un de ses organes essentiels, surtout en ce doux pays de France où il y a de si drôles de moineaux... » (1).

Que de délicieux morceaux nous pourrions encore citer surtout dans les discours prononcés par le Président dans nos séances publiques ?

---

(1) *Les Leçons de la Nature*; 1907, pages 6 et 7.

Entre temps il ne perd pas une journée. Ouvrier infatigable

dont le travail est joie,

gaiement il besogne pour nous. Le plus souvent il nous apporte le fruit de laborieuses recherches sur l'histoire de notre pays. Parfois il nous expose une thèse de littérature ou d'art, car la peinture, la musique, toutes les manifestations du beau le trouvent également sensible. Fréquemment aussi dans l'abandon d'une causerie familière il nous signale avec un goût sûr les œuvres nouvelles et les mérites trop inaperçus de tel ou tel de nos compatriotes, ouvrant à l'Académie les perspectives d'une mission sociale à remplir pour le développement de la pensée contemporaine.

Un jour, un grand jour académique et civique à la fois lui rapporta une douce récompense. C'était le 9 avril 1899. On inaugurait la statue de Maistre par les soins d'un comité dont il ne figurait que comme secrétaire bien qu'il eût été l'inspirateur et l'organisateur de l'œuvre, le véritable auteur de l'acte de reconnaissance de la Savoie envers deux de ses enfants trop longtemps oubliés. Une solennité religieuse où s'était fait entendre Mgr Turinaz avait précédé la fête patriotique : des milliers de personnes se pressaient sur la place du Château. — L'Académie Française avait parlé par le marquis Costa de Beauregard ; — la vieille cité chambérienne par le général Borson ; — la Ville d'aujourd'hui par son Maire ; et, du haut de la tribune, Descostes pouvait contempler une foule qu'il ne connaissait point encore et qu'il n'a jamais retrouvée depuis — en ce temps de tristes divisions dont nous ne sommes pas responsables — partisans du droit divin, sectateurs des libertés modernes, théologiens de la Providence, sceptiques, demi-sceptiques, savants, ignorants, grande masse de ceux qui restent et resteront toujours indifférents aux idées, tous rassemblés dans la même volonté d'honorer des hommes supérieurs, dont beaucoup ne comprennent pas même la pensée, mais qui ont été les meilleurs concitoyens de nos



pères et qui doivent rester les modèles de nos fils. C'était lui, Descostes, qui avait fait cet instant d'unité — le plus beau rêve de sa vie — ; il pouvait en être fier et cependant il s'élevait encore en prononçant ces paroles :

« A l'heure où notre œuvre s'achève, nous saluons avec bon heur cette journée, cette réunion, cette assemblée qui n'a, pour une heure tout au moins, qu'un cœur et qu'une âme : et nous bénissons les deux grands hommes, dont notre ville gardera les statues comme un dépôt sacré, d'avoir su réaliser ce miracle, d'avoir fait l'apaisement et l'union dans l'admiration pour ceux dont on a dit que Dieu en avait fait « deux des plus beaux exemplaires de l'humanité. »

Hélas, Mesdames et Messieurs, que tout cela est loin de nous ! Descostes n'est plus, et, si des funérailles magnifiquement populaires ont pu remémorer ce jour de triomphe, il ne nous reste pour l'avenir que la vertu de ses écrits et le lointain écho de sa voix !

C'est quelque chose encore.

Parlant à une de nos séances des Mécènes qui emploient une part de leur fortune aux œuvres académiques, notre Président s'exprimait ainsi :

« Tout homme digne de ce nom peut et doit aspirer à être *quelqu'un*, à creuser son sillon et à marquer son passage de façon à ce que sur sa tombe on puisse inscrire cette épitaphe qui, dans sa banalité, est la plus enviable de toutes : *Transiit beneficiendo!* »

Et raisonnant la pensée d'un de ces Mécènes il lui faisait dire :

« Encore quelques jours, quelques années peut-être, et je serai, moi aussi, emporté par le courant. Une heure sonnera, lointaine ou rapprochée, où, sans que mon âme cesse de vivre, mon cœur cessera de battre. Il me faudra quitter pour toujours le pays natal, les êtres aimés, la famille, les proches et cette autre famille au cercle plus étendu, celle des compatriotes au milieu desquels j'aurai fait la courte traversée d'ici-bas. Eh ! bien, je ne veux pas m'en aller tout entier ; en me séparant d'eux je serai consolé si je songe que, de loin en loin, mon nom retentira à leurs oreilles, ma silhouette réapparaîtra à leurs

yeux ; qu'après eux leurs enfants me béniront sans m'avoir connu : que de la poussière de mon tombeau sortira la moisson périodique de nouvelles vertus et de plus brillantes conquêtes dans le domaine des sciences, des lettres et des arts et que, si une mystérieuse communication relie les morts et les vivants, mon âme invisible pourra revenir assister à ces joutes pacifiques, voltiger dans le champ clos du tournoi et sourire aux lauréats des palmes auxquelles mon nom restera attaché. »

Certes, MM. les fondateurs de prix ont droit à la reconnaissance. Mais cette vision de l'avenir ne peut-elle pas s'appliquer mieux encore à ceux qui, comme Descostes, ont dépensé pour notre œuvre tous les trésors de leur âme ?

---

# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

## les Travaux de M. François Descostes

---

*Etude sur la lutte de la Féodalité et des communes en France et en Savoie ; 1868.*

*Les Chevaliers-Tireurs de Rumilly ; 1869.*

*Lovagny, Gorges du Fier et Lac d'Annecy ; 1870.*

*Beaune-la-Rollande et son anniversaire ; 1871.*

*Un pèlerinage à Béthoncourt ; 1872.*

*La Savoie, hier et aujourd'hui ; 1875.*

*Eloge de Son Em. le cardinal Billiet ; 1875.*

*Le Club-Alpin français en Savoie ; 1875.*

*Le Val de Fier ; 1876.*

*Courses et Excursions dans les Alpes ; 1876.*

*Le rendez-vous international du Mont-Cenis ; 1876.*

*Une nouvelle station thermale dans les Alpes : Challes ; 1876,*

*Le Grand-Revard et l'orographie de la chaîne du Nivolet ; 1877.*

*Trois jours en Savoie ; 1877.*

*Le premier Congrès des Sociétés savantes de la Savoie ; 1878.*

*Rapport sur le concours du prix de poésie ; 1879.*

*Les expulsés devant la justice ; 1881.*

*Béthoncourt ; 1882.*

*Maintien de la Cour d'appel de Chambéry ; 1882.*

*Rapport sur le concours du prix de poésie ; 1882.*

*L'affaire de Drée ; 1883.*

*L'Abbé Chenal ; 1885.*

*Le groupe des Eaux minérales d'Evian-les-Bains et les carrières de Meillerie ; 1885.*

- Poètes savoyards* ; 1885.  
*L'Académie de Savoie pendant les années 1883-1884* ; 1885.  
*Le compte-rendu du Congrès de Thonon* ; 1886.  
*La Savoie, son passé et son avenir* ; 1886.  
*La petite France et la grande France* ; 1886.  
*M<sup>e</sup> Perrier de la Bâthie. — M<sup>e</sup> Roissard* ; 1887.  
*Irreligion ou religion de l'avenir. — Discours de Genève* ;  
1887.  
*Le général de Rolland* ; 1887.  
*Congrès de Rumilly* ; 1888.  
*Poèmes de Savoie* ; 1891.  
*La Jeunesse, sa mission patriotique et sociale. — Discours  
de Grenoble* ; 1891.  
*L'Encyclique et les devoirs de la Jeunesse catholique* ; 1892.  
*Joseph de Maistre avant la Révolution* ; 1893 (1<sup>er</sup> prix  
Monthyon).  
*La Droite républicaine de Savoie et son programme* ; 1893.  
*Discours aux anciens mobiles de la Savoie et de la Haute-  
Savoie* ; 1893.  
*Au Soudan* ; 1893.  
*Jeanne d'Arc et la Jeunesse française* ; 1894.  
*L'armée et l'anarchie* ; 1895.  
*Discours au collège de Rumilly* ; 1895.  
*Le monument de Joseph et Xavier de Maistre à Chambéry* ;  
1895.  
*Joseph de Maistre pendant la Révolution* ; 1895.  
*La jeunesse de Léon XIII* ; 1896.  
*Un gentilhomme savoyard à l'Académie française* ; 1896.  
*Necker, écrivain et financier, jugé par le comte de Maistre* ;  
1896.  
*Joseph de Maistre orateur* ; 1896.  
*Les exercices physiques et les cures d'air dans les Alpes  
Françaises* ; 1897.  
*La Révolution française vue de l'étranger* ; 1897 (prix  
Thérouanne).  
*La genèse du monument de Maistre* ; 1898.  
*Gabriel d'Annunzio* ; 1898.  
*Discours de Rumilly* ; 1898.

*Des Alpes au Niger* ; 1898.

*La Savoie à Lamartine. — Discours de Belley* ; 1899.

*Discours prononcé à l'inauguration du monument de Maistre* ; 1899.

*Lettres inédites de Joseph de Maistre* ; 1899.

*Joseph de Maistre inconnu* ; 1899.

*Eloge de M. Claudius Blanchard* ; 1900.

*France.. d'abord* ; 1901.

*Lettre à M. Albert Jarrin* ; 1901.

*Sur la Frontière. — Discours de Nancy* ; 1901.

*Henri Ancenay* ; 1901.

*Eloge de M. Hippolyte Lachat* ; 1901.

*Marie-Louise de France au Carmel de Saint-Denis* ; 1901.

*Dieu, l'idée religieuse et la société moderne — Discours de Besançon* ; 1901.

*L'annexion de 1860 et la Cour d'appel de Chambéry* ; 1901.

*Le livre d'or du monument de Maistre* ; 1901.

*Rapport sur l'attribution de la médaille d'or de la fondation Metzger* ; 1902.

*Etude de politique contemporaine* ; 1902.

*Monseigneur Rosset, évêque de Maurienne* ; 1902.

*Eloge de M. le comte de Mouxy de Loche* ; 1902.

*Eloge de M. Ernest Arminjon* ; 1902.

*L'esprit provincial en Savoie* ; 1902.

*Les cadets de Savoie* ; 1902.

*Le Bilan littéraire de l'Académie de Savoie* ; 1903.

*Discours pour la réception de M. le comte de Seyssel* ; 1903.

*Le sentiment religieux* ; 1903.

*Les Religieux secularisés devant la Justice* ; 1903.

*Réponse au discours de réception de M. Claudius Bouvier* ; 1904.

*La vérité sur les événements de Cluses* ; 1904

*Congrès d'Aix-les-Bains* ; 1905.

*La Savoie à Paris. — Discours de Paris* ; 1905.

*La légitime défense en temps de grève. — Le drame de Cluses* ; 1905.

*Les archives de Turin et la correspondance inédite de Joseph de Maistre* ; 1906.

*Le patriotisme en province* ; 1906.

*Eloge de M. A. Perrin ; 1906.*

*Les Mécènes de Savoie ; 1907.*

*La responsabilité des communes en temps de grève. —  
Affaire de Cluses ; 1907.*

*De l'Incompétence des tribunaux français en matière de  
diffamations imputées à un journaliste étranger ; 1907.*

*Les leçons de la nature ; 1907.*

*La littérature dramatique en Savoie : Emmanuel Denarié ;  
1907.*

*Eloge de M. Charles Le Blanc de Cernex ; 1907.*

*Le Bloc libéral aux élections de 1908. — Discours de Saint-  
Alban ; 1907.*

*L'Union dans la liberté. — Discours de Lyon ; 1907.*

*Mgr Hautin intime ; 1907.*

*Les lendemains du culte et la loi de séparation ; 1907.*

*Les Emigrés en Savoie, à Aoste et dans le pays de Vaud ;  
1907.*

*Une question de droit international. — Le Journal de Genève  
à la Cour de Chambéry ; 1908.*

*La responsabilité communale en temps de grève. — L'affaire  
de Cluses ; 1908.*

## UN ÉPISODE

de la vie de Mgr Pierre-François de Sales

Evêque d'Aoste

par Mgr DUC, protonotaire apostolique

---

Le savant et fécond historien de la vallée d'Aoste veut bien nous transmettre un document inédit sur un incident de voyage qui faillit coûter la vie à Mgr Pierre-François de Sales, le très apostolique évêque d'Aoste. Ce prélat était le fils d'André de Sales, de la maison de Sales de Brens, branche aînée de la famille. Né à Thorrens le 9 avril 1704, après de brillantes études à l'Université d'Avignon, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église de Genève, puis de la cure de Chilly et du doyenné de Rumilly. Après une importante mission remplie à Paris au nom du chapitre de Genève, il fut nommé au siège épiscopal d'Aoste par le roi Charles-Emmanuel III avec le consentement du pape Benoît XIV qui lui donna lui-même la consécration épiscopale le 23 avril 1741. Jusqu'à sa mort, le 29 avril 1783, le pieux prélat consacra toutes ses forces et toutes ses ressources à son diocèse, principalement en faveur des œuvres de préservation et d'instruction de la jeunesse (1).

L'incident raconté dans le document (2) que nous publions se produisit dans le voyage que fit le prélat à Rome à l'occasion de son sacre. Ce document est une simple lettre du chanoine Amé Sarriod de la Tour, seigneur de Saint-Pierre, curé de Châtillon, plus tard archidiacre de la cathédrale; elle est adressée à son frère Jean-Gaspard, père de cinq enfants, dont un, Michel-Maurice, chanoine de la cathédrale (3).

---

(1) Nous empruntons ces notes biographiques à l'*Annuaire du diocèse d'Aoste*, 1900, par M. le chanoine Duc.

(2) Document gracieusement communiqué à M. le chanoine Duc par M<sup>lle</sup> Christine Sarriod de la Tour.

(3) Sur ces personnages, voir l'excellent ouvrage de M. le chanoine Duc : *Le Clergé d'Aoste du XVIII<sup>e</sup> siècle*, page 211.

« Mon tres cher frere,

Je ne scaurois me dispenser de vous donner part d'une triste et dangereuse aventure arrivée a nostre Prelat, et a celuy de Salluce<sup>(1)</sup> sur la route de Milan ; M<sup>r</sup> le marquis de Rivarol les ayant engagés a prendre le diné chez Luy, ils s'y sont arrêté un peu trop, de sorte qu'ils furent contraint de marcher l'espace de deux ou trois heures de nuit pour arriver a Milan, d'une telle façon qu'étant a moitié chemin ils se virent attaqués des voleurs, qui en voulaient a leurs bourses, l'Eveque de Saluce leur donne la sienne, ou il y avait deux cent sequins<sup>(2)</sup>, apres que ces gens eurent fait la ronde de trois carosses ils tombent sur celuy dans lequel estoit nostre Ill[us]tre Prelat qui leur presentat aussy la sienne mais son valet s'approchant la luy arracha en disant a l'Eveque qu'il n'avoit pas d'argent a jeter s'il vouloit continuer son voyage, le voleur tirant son couteau de chasse pour courir apres le valet, l'eveque prend le pistolet et le lui decharge, n'étant pas resté sur le carreau appelle sa suite a son secours, le sage prelat se glisse hors de la chaise ou il estoit pour se jeter dans un gros fossé ou il avoit de l'eau jusque au col, et ou Il y a resté une bonne demy heure caché dernier des broussailles pendant que les voleurs poursuivoient la chaise a coup de pistolet : croyant que le Pauvre Eveque y estoit dont la chaise fut toute percee des coups, ny ayant que le valet qui fust aussi sauve.

Il ne voulut point sortir de l'eau qu'il n'eut été sur de son coup pour pouvoir rattraper sa suite qui le croyoit toujours dans la chaise, Il fust contraint de continuer son chemin jusques a Milan, tout seul, de nuit, et a pied.

Je vous laisse a penser qu'elle peut etre sa peine, mais nous remercions le Sgr par des actions de graces dans la cathedrale de nous l'avoir bien voulu conserver.

Mes respects a ma sœur et a toute la famille.

Mon tres cher frere

Vostre tres humble et obeissant

serviteur De La Tour, chanoine et frere.

D'Aoste ce 21 mars 1741. »

---

(1) Mgr Joseph-Philippe Porporato qui devait être aussi sacré à Rome par le pape Benoît XIV. Il fit à ses frais de grandes restaurations à sa cathédrale. — *Dizion. eccl.*

(2) Le sequin, monnaie d'or qui a cours en Italie, dont la valeur est de 11 à 12 fr. — *Bescher.* La perte fut donc de 2.200 à 2.400 fr.



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

### I. — BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

---

#### Appréciation du *Correspondant* sur M. Descostes

De l'article de M. Edouard Troyan, *Les Œuvres et les Hommes*, publié dans le *Correspondant* du 25 septembre 1908, nous détachons les lignes suivantes consacrées à M. Descostes :

Pour comble de misère, si l'on prend le plus grand souci des apaches, ce sont les braves gens qui nous quittent. La nécrologie du mois est, cette fois, bien plus lourdement chargée, et je dois me borner à saluer ici la mémoire de ceux qui nous tenaient de plus près. D'abord, notre collaborateur, M. François Descostes, soudainement enlevé en pleine force, et à qui Chambéry a fait d'émouvantes funérailles. Ce fut, avant tout, le type de l'avocat avec ce que l'étymologie du mot comporte de noblesse sociale et de grandeur morale, l'homme qu'on appelle au secours et qui dans sa parole met encore plus que son talent, son cœur. M. Descostes fut cet homme qui se donnait à ses causes, qui se consacrait à ses clients, qui souffrait de leur détresse et vibrait de leur espoir. On croit le voir çà et là dans l'œuvre romanesque d'Henry Bordeaux qui le connut, l'aima et sut le camper en pleine et robuste vie.

Bon géant à l'esprit enthousiaste, à la parole inlassable, souple et tenace, avec une sensibilité profonde et l'humeur avenante d'un patriarche qui fait volontiers les honneurs de sa terre natale.

Il parlait avec une tendresse exubérante de sa « petite patrie » et ces mots voulaient dire : « Voyez, comme elle est grande ». La Savoie fut, en effet, sa cliente préférée, non qu'elle eût besoin de défenseurs, mais il s'en faisait le héraut. Quand il eut consacré à la jeunesse de Joseph de Maistre un ouvrage où il s'attarda avec complaisance, il n'eût point de cesse avant d'avoir vu ériger, devant le château ducal, le monument des deux frères qui firent de la

plume un sceptre. Avec la Savoie, la France et l'Eglise eurent ses plus ardentes fidélités.

Il était de ceux qui s'obstinent à croire possible de les servir avec le même amour, sans que le dévouement, professé pour toutes, puisse porter ombrage à l'une d'elles. A chacune il se donnait tout entier, parce qu'il lui semblait que leur vraie destinée était de rester unies comme il les unissait lui-même dans la même foi filiale. On ne voulut pas le comprendre parmi ceux qui, désormais, se font gloire de l'inconstance : il en souffrit comme il souffrait de toute injustice ; mais, du moins, il ne consentit jamais à désespérer. Ceux-là seuls abdiquent toute confiance dans l'avenir qui ne savent pas l'histoire du passé. M. Descostes connaissait son temps et son action visait à redresser l'arbre, non à l'abattre. Je trouve aux derniers feuillets de son introduction à la Correspondance de Mallet du Pan, ces lignes où sa vraie pensée me semble le mieux exposée : « Fille de la Révolution, notre société moderne a dans les veines le sang de sa mère, ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses tares, quelque chose de la pureté de ses origines et en même temps de son vice, non pas originel, mais originaire... La société moderne marche à la conquête de l'idéal, prisonnière des appétits ; tout en voulant le bien, elle se trouve impuissante à le réaliser. Bien partie, elle s'est trompée de route au premier tournant, et elle marchera à l'aveugle tant qu'elle n'aura pas retrouvé le droit chemin et, pour éclairer sa marche, le flambeau qui guidait ses premiers pas. »

### Portrait de M. Descostes par M. Boyer d'Agen

L'homme de bien et de noble talent qui est mort hier subitement, fut un Savoisien de la race des de Maistre dont il s'était fait le chroniqueur.

Défenseur pathétique des Crettiez, dans ce drame poignant de Cluses qui fut sa dernière cause, il portait haut la tête. Son masque sympathique était de ceux où les Romains, amis des amples périodes, reconnaissent leur Cicéron et qu'ils suspendaient, en symbole de l'éloquence, aux angles de la tribune aux harangues. Celle du Parlement n'eût-elle

pas mieux valu que la tribune du Palais à cet inamovible bâtonnier de Chambéry que ses concitoyens ne purent jamais se décider à venir renouveler au Palais-Bourbon l'éloquence d'un Gambetta, provincial comme lui et superbe ? La rhétorique enfiévrée de l'un eût rappelé la chaleur exubérante de l'autre, de même que leurs robustes visages accusaient leur ressemblance.

C'est un esprit bon et puissant qui disparaît ; une nature douce et charitable que petits et grands saluaient respectueusement ; un amant passionné de la campagne savoyenne ; un grand orateur et un fin lettré.

BOYER D'AGEN.

### Une dernière page de M. Descostes

Nous publions, telles qu'elles ont été retrouvées, ces deux notes destinées à la *Savoie Littéraire* :

UN DÉTRACTEUR DE LA MONTAGNE. — *Châteaubriand et le voyage au Mont-Blanc*, par J. DÉSORMAUX. In-12 de 29 pages. Imprimerie Annecy. Cette intéressante plaquette, ornée de jolies gravures, nous révèle un Châteaubriand insensible et désorienté en face des sévères beautés de la grande montagne. Dans ces pages curieuses et d'une psychologie pénétrante, l'auteur recherche les causes de cette insensibilité et de cette désorientation que trahit le laconique *Voyage au Mont-Blanc* du glorieux enfant de Saint-Malo et il est peut-être bien près de la vérité en la découvrant dans « le culte du *moi* et l'horreur des *moi* rivaux qui pourraient lui être opposés. » Le Breton, qui a écrit tant d'admirables pages sur « la mer bruissante dont les multiples voix ont bercé son enfance » est resté de glace devant la Mer de glace. « Nous l'aimerions davantage, écrit finement M. Désormaux, s'il n'était le premier à s'admirer. Rien de plus désagréable chez un écrivain, comme en tout homme, que la fatuité ; mais s'il manquait ce trait essentiel, le portrait de René serait-il ressemblant ? »

LES HOMMES ET LES IDÉES. — *Les harmonies de l'Evolution terrestre*, par Stanislas MEUNIER, professeur au Muséum, membre de l'Académie de Savoie. — In-12 de 78 pages. — So-

ciété du Mercure de France, XXVI, rue de Condé. MCMVIII, — Il faudrait être géologue pour se permettre d'apprécier et juger cette étude scientifique de haute allure où sont envisagés les problèmes les plus ardues et les plus complexes de la formation de « notre demeure provisoire », ainsi que l'appelait l'éminent maître du Muséum dans sa magnifique conférence du Congrès d'Aix-les-Bains ; mais il est permis, même à des profanes, d'admirer un talent qui, grâce à un style animé, imagé, et d'une clarté éblouissante, les met à la portée de tous et il ne nous déplaît pas d'entendre un des princes de la science française affirmer hautement les bornes de la science et s'incliner devant le Créateur :

« Nous ne comprenons que des composés définis, et les chimistes, vrais émules de l'Auteur des choses, ont réalisé la création d'une foule innombrable de substances pures qui remplissent les laboratoires et dont beaucoup nous sont d'utilité capitale, soit en nous révélant des vérités générales, comme font de leur côté les formules mathématiques, soit en nous procurant des applications pratiques de première valeur, comme font aussi de leur côté les résultats des mathématiciens.

« Mais on ne peut méconnaître qu'aucun de ces corps n'existe dans la nature du bon Dieu et que leur étude n'est pas de l'histoire naturelle. Bien plus, quand nous cherchons à imiter les corps de la nature, nous sommes réduits à la même détresse que le géomètre qui veut imiter les formes des objets naturels. »

F. DESCOSTES.

---

## II. — BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

---

J. RÉVIL. — Sur la desharmonie des plis superficiels et des plis profonds aux environs de Chambéry. — Massif de Curienne-la-Thuille, près de Challes les Eaux. — *Bulletin de la Société géologique de France*, 4<sup>e</sup> sér., t. VIII, 1908, n<sup>o</sup> 6.

Ce travail est la suite d'autres études précédemment publiées dans le même recueil. L'auteur se borne à envisager aujourd'hui le petit massif montagneux qui comprend : la montagne de

Curienne, les collines de Saint-Jeoire et la montagne de la Thuile. Cette région, extrêmement bouleversée, a déjà donné lieu à de nombreuses recherches dont M. Révil nous fait l'historique en remontant aux travaux de Mgr Billiet et de Mgr Rendu pour arriver aux controverses, parfois assez vives, auxquelles ont donné lieu les opinions émises par M. Hollande, M. Vivien, M. Lugeon, M. Révil lui-même et d'autres géologues. Le massif de Curienne-la-Thuille forme un faisceau anticlinal constitué par des assises du Jurassique supérieur et du crétacé inférieur et il se subdivise en un grand nombre de plis. Chacun de ces plis est l'objet d'une petite monographie. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de cette savante étude; retenons seulement cette conclusion générale : c'est que, dans les chaînes calcaires savoisiennes, il y a desharmonie entre les plis superficiels et les plis profonds et que les terrains en bordure des Alpes ont subi successivement des mouvements *horizontaux* et *verticaux* qui se sont continués jusqu'à une époque relativement récente.

A. CHABERT. — Notes sur quelques Pomacées. — Une localité française du *Bupleurum odontites*. — La flore d'Aix-les-Bains. — *Bulletin de la Société botanique de France*, t. LIII 1906. et t. LIII, 1907.

Les deux premiers articles renferment des observations qui intéressent spécialement les botanistes; mais il n'est pas nécessaire d'être très versé dans les sciences naturelles pour apprécier l'article sur « la flore d'Aix-les-Bains ». Notre savant botaniste, M. le docteur Chabert, y déploie l'esprit et la verve que nous avons déjà goûtés dans plus d'un écrit du même auteur. Cette verve s'exerce parfois au préjudice d'autrui; tant pis pour qui s'y expose, et les amateurs d'Aix-les-Bains, des étrangers sans doute, qui se plaisent à mystifier les savants en introduisant dans les champs ou les bois des plantes exotiques ou en adressant à des botanistes sérieux des fleurs accompagnées de fausses indications, sont maintenant dûment avertis et ne recommenceront pas leurs jeux. Je demande cependant grâce pour ceux qui, de bonne foi, cherchent à enrichir nos montagnes de quelques plantes nouvelles. Si l'expérience réussit elle pourra procurer à quelque jeune débutant l'innocente joie de découvrir une plante nouvelle; quant au botaniste avisé, il ne s'y trompera pas et trouvera, au contraire, l'occasion de faire une savante dissertation sur l'acclimatation des plantes.

J. RÉVIL. — Les sources thermo-minérales de la Savoie. —  
*Revue générale des sciences*, 30 octobre 1908, n° 20.

Toutes les sources minérales actuellement exploitées ont déjà donné lieu à un grand nombre de publications et tous ceux qui ont voulu les étudier n'ont pas manqué d'émettre leurs opinions sur l'origine de ces sources et sur les causes de leur minéralisation ou de leur thermalité. Mais la plupart de ces auteurs, médecins ou chimistes, ne présentaient pas la compétence nécessaire pour aborder des questions qui sont, avant tout, du domaine de la géologie et de l'hydrologie. Nul, au contraire, n'était mieux préparé que M. Révil pour aborder un tel sujet. Ses études approfondies sur la géologie de la Savoie l'ont conduit à étudier toutes les questions qui se rattachent à la formation de notre sol. A ce propos signalons aujourd'hui, sauf à y revenir plus tard, l'achèvement du premier volume d'un ouvrage considérable que M. Révil publie en collaboration avec M. Kilian, sous le titre : *Etudes géologiques dans les Alpes Occidentales*. Cet ouvrage, édité à l'Imprimerie Nationale, sous les auspices du Ministère des Travaux Publics, doit servir de complément aux travaux déjà réalisés par les mêmes auteurs pour l'établissement de la carte géologique de France. En même temps qu'il poursuivait ses études géologiques, M. Révil s'occupait d'hydrologie. Officiellement chargé depuis plusieurs années d'étudier les sources destinées à l'alimentation des communes, il avait reçu spécialement mission de M. Michel-Lévy, directeur du service de la carte géologique, de dresser un rapport sur le régime des eaux d'Aix-les-Bains. Semblable travail lui fut demandé par M. le Maire de Saint-Jean de Maurienne pour les eaux de l'Echailon. C'est le résumé des recherches qu'il dut faire dans ces circonstances que nous trouvons dans la *Revue générale des sciences*.

Tout d'abord, M. Révil écarte la théorie défendue notamment par M. Armand Gauthier, d'après laquelle les eaux thermales se formeraient dans les profondeurs du sol en vertu de la combustion de l'hydrogène central. Elles seraient des eaux *natives* ou *juvéniles*. Cette théorie, qui peut être vraie lorsqu'il s'agit des sources thermales des régions volcaniques, ne peut être admise pour celles que l'on observe dans nos régions subalpines savoisiennes. L'origine de ces dernières sources, d'après notre géologue, « s'explique d'une façon très naturelle par le jeu de la circulation d'eaux d'infiltration, devenues souterraines, dans les terrains renfermant certains éléments minéraux, ainsi que par les accidents tectoniques qui favorisent cette circu-

lation, amenant les eaux à une certaine profondeur où elles acquièrent une température élevée et leur ouvrant, pour la remontée, des voies faciles qu'elles parcourent sans avoir le temps de se refroidir ».

Les sources thermo-minérales de la Savoie peuvent se classer en trois groupes : 1° *Sources salines* qui sont en relation avec les terrains triasiques ; 2° *Sources sulfurées* provenant des terrains crétacés et jurassiques ; 3° *Sources alcalines* émergeant des alluvions glaciaires.

Au premier de ces groupes appartiennent les eaux de l'Echailon. M. Révil décrit le chemin qu'elles parcourent depuis le moment où elles se sont infiltrées dans les assises gypseuses et légèrement salines du trias supérieur qui affleurent au-dessus du Mont-André et de Champessuit jusqu'à leur sortie sur les rives de l'Arve. Tous les terrains qu'elles traversent sont soigneusement décrits, avec figures à l'appui. L'auteur passe ensuite en revue les eaux de Brides, de Salins, de La Lechère et de Saint Gervais qui appartiennent au même groupe. La minéralisation de toutes ces eaux s'explique suffisamment par la nature des terrains qu'elles traversent et leur température par la profondeur qu'elles ont atteinte dans leur circuit souterrain.

L'origine des sources d'Aix-les-Bains, qui appartiennent au deuxième groupe, s'explique également par la disposition et la nature des roches voisines. M. Révil nous montre les eaux s'infiltrant entre les strates du calcaire urgonien dont les bancs verticaux se dressent sur les flancs du Revard, atteignant à une grande profondeur, où elles prennent leur température élevée les couches marneuses, de l'hauterivien inférieur, puis émergeant par les fissures qui accidentent transversalement la voûte de la Roche-du-Roi. Leur composition chimique est parfaitement en rapport avec la nature des assises secondaires parcourues par elles. Elle est le résultat de diverses réactions qui se produisent au contact des assises rhodaniennes et des mamocalcaires hauteriviens qui sont très riches en bisulfure de fer. La minéralisation des eaux d'Aix qui est relativement faible ne ressemble, d'ailleurs, nullement aux eaux thermales des régions volcaniques.

Les eaux de Challes qui sont aussi des eaux sulfurées ont une origine analogue à celles d'Aix, mais si elles se minéralisent plus fortement en circulant lentement à travers des assises très riches en pyrites, elles ne descendent pas à une grande profondeur et conservent une température peu élevée.

Les eaux d'Evian doivent leurs principes alcalins à la décom-

position des roches feldspathiques, si abondantes dans la moraine d'où elles émergent, leur pureté et leur digestibilité à leur filtration dans des sables d'origine lacustre, recouverts d'une couche d'argile qui les met à l'abri de tous ruissellements superficiels. C'est aussi d'une moraine glaciaire que sortent les eaux de Saint-Simon qui appartiennent, comme les eaux d'Evian, au groupe des eaux alcalines.

Toutes ces explications, dont nous n'avons pu donner qu'un aperçu, sont parfaitement claires et rationnelles et elles sont de nature à détruire bien des légendes qui se sont formées sur l'origine de nos eaux thermales. Sans doute, il n'est pas possible d'apporter sur les questions qui ont été envisagées des solutions absolument certaines; M. Révil lui-même le reconnaît. Il est probable que ses théories ne seront pas admises sans contestations; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'on ne pourra émettre de nouvelles théories reposant sur un ensemble de faits plus scrupuleusement observés.

Maurice DENARIÉ.

### III. — BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

Archéologie. — Les *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg*, tom. IX, 1908, 1<sup>re</sup> livr., publient une communication de M. le Dr HESS, professeur à l'Université de Fribourg, sur les langues parlées par les divers peuples occupant la Suisse avant la domination romaine. Nous en détachons le passage suivant qui se rapporte à notre pays. « Quant aux Allobroges, c'étaient des Celtes. Mais leur nom démontre qu'ils avaient occupé un pays qui n'était pas un pays celtique, puisque *Allobrox* (pour Allo-brog-s, *allos* soit *alius*, *brog*s correspondant au vieux irlandais *mring*, latin *margo*, vieux haut allemand *mark*, limite frontière, pays sur la frontière) signifie *alienigena*, étranger, exactement... Donc le mot Allobroges prouve qu'ils s'étaient établis dans une antiquité reculée (400-500 ans avant J.-C.) sur le sol d'un autre peuple, qui ne pouvait être que les Liguriens dans les environs de Genève. » Cette confiance absolue dans les données si conjecturales de la philologie comparée est-elle bien légitime? C'est difficile à croire.

— Dans une note très érudite sur la *Chronologie des vases noirs Allobroges*, M. MARTEAUX étudie les noms des fabricants, la forme des lettres et des signes imprimés sur les vases. Une



planche reproduit les cachets circulaires des potiers. (*Revue Savoisienn*e, 1908, 3<sup>e</sup> trim.)

— Le professeur OECHSLI de Zurich, dans *Jahrbuch für schweizerische Geschichte* (1908, 33<sup>e</sup> vol. p. 223-267), traite avec beaucoup d'érudition, après une étude minutieuse des textes anciens, les questions toujours difficiles qui se rapportent aux limites des provinces romaines et à l'établissement des Burgondes et des Alamans dans la Suisse. L'auteur, comme d'ailleurs presque tous les historiens modernes, pense que les Burgondes n'ont pu se fixer en Suisse avant 455.

Les archéologues pourront aussi glaner dans les *Archives de la Société d'histoire de Fribourg* (tom. IX. 1908, 1<sup>er</sup> livr.) des indications précises et intéressantes sur les tombeaux de l'époque burgonde récemment découverts dans le canton de Fribourg.

— M. l'abbé BESSON, dont nous avons déjà signalé les savants travaux sur les origines chrétiennes de la Suisse, discute dans la même *Revue* (p. 239) les raisons alléguées en faveur de l'existence à Nyon d'un évêché qui aurait été plus tard transféré à Belley. L'érudit historien trouve ces preuves insuffisantes et ne croit pas à l'existence de cet évêché de Nyon.

**Moyen âge.** — M. Eugène DEMOLE publie dans les *Mémoires et Doc. de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève* (tom. XXXI, 1<sup>re</sup> livr. — Tirage à part, 142 p. avec figures) une étude très érudite sur la *Numismatique de l'Evêché de Genève aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*. Ce travail important a été occasionné par la découverte, en 1892, d'un riche trésor de monnaies dans une grotte du Mont-Salève. Après une introduction historique sur les évêques de Genève de cette époque et une classification méthodique des divers types monétaires frappés au nom de l'évêque de Genève Frédéric, au nom de Saint Maurice de Vienne ou de Saint Pierre de Genève, l'auteur fait une description minutieuse de 354 pièces, d'après une méthode très ingénieuse qui lui est propre, méthode permettant de savoir le sens dans lequel est inscrite une légende monétaire et le point précis de la monnaie d'où part l'inscription.

— Sous le titre *L'aquila e la Croce di Savoia e la antica nobile loro origine* (Torino, Marietti, 1908, 17 p.), M. le Comte GERBAIX DE SONNAZ publie une courte et intéressante monographie pour expliquer l'origine historique des deux emblèmes qui ont figuré simultanément ou successivement sur les blasons des princes de Savoie : l'aigle rappelle les rapports de la Maison de

Savoie avec le saint Empire romain ; la Croix Blanche, la participation d'Amédée III à la seconde Croisade (1147).

— Le *Bulletin historique et philologique* publié par le comité des travaux historiques (numéros 3 et 4 de 1907) s'est empressé d'accueillir un travail documenté très intéressant sur la Collégiale de Sallanches (Haute-Savoie), communication de M. Max BRUCHET bien connu de nos lecteurs. Comme cette revue ne se trouve presque que dans les bibliothèques publiques, nous analyserons avec quelques détails cette monographie. Une introduction historique résume rapidement, mais avec une rare précision, les vicissitudes de cette célèbre institution, en signalant les documents d'archives encore inédits et les publications diverses se rapportant à l'histoire de la Collégiale de Sallanches. A la suite viennent des documents d'intérêt divers, parmi lesquels nous indiquerons :

1° L'état sommaire des archives de la Collégiale classées par ordre de matières : en particulier, un manuscrit du xv<sup>e</sup> siècle sur le Droit canon, des antiphonaires du xvi<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècles.

2° L'inventaire du mobilier en 1395.

3° Un mémoire sur les privilèges du clergé de Savoie, de 1578, avec les réponses du Duc de Savoie, Emmanuel-Philibert. Il s'agit des fameuses dîmes et des impôts importants que payait le clergé à cette occasion. Les guerres et les mauvaises saisons ayant rendu presque impossible le recouvrement des dîmes, le clergé demande au Duc de Savoie une diminution correspondante sur l'impôt de 20.000 écus qu'il devait verser au trésor ducal en raison de ces dîmes.

4° Correspondance curieuse du Baron d'Hermance pour le recrutement d'une armée de paysans contre Genève (1589).

5° Lettre inédite de saint François de Sales au Chapitre de Genève.

6° Procès-verbal de la bénédiction des glaciers de Chamonix, le 29 mai 1643. Ce document contient une observation sur le mouvement des glaciers, qui est à citer : « Faisant lesquelles processions avons veu et recogneu que lesdicts glaciers alloient abor-dantz les terres et maisons de la dicte paroisse en divers endroits avançants par succession de temps contre les dictes terres. »

— M. le chanoine GONTHIER, dont les historiens de la Savoie utilisent avec profit les nombreux travaux, riches en informations et en rectifications, commence la publication d'une liste rectifiée des prieurs de la célèbre abbaye de Talloires, qu'il fait précéder d'un résumé précis de son histoire depuis les origines au xi<sup>e</sup> siècle. (*Revue Savoie.*, 3<sup>e</sup> trim. 1908.)

— M. Max de TECHTERMANN signale, d'après les Mémoires de l'Académie de Savoie, trois artistes fribourgeois, peintres miniaturistes du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles au service des princes de Savoie. (*Archives de la Société d'histoire de Fribourg*, 1908, 1<sup>er</sup> livr. p. 168.)

— Dans la même Revue, p. 192-194, M. le professeur BUCHI fait une communication sur l'annaliste Jean Gruyère, auteur de la *Chronique de la guerre de Savoie* (1446-1452) dont le texte a été publié dans le tome II des *Archives de la Société d'histoire de Fribourg*.

**Histoire moderne.** — A propos des recherches sagaces de M. le comte de Mareschal sur les origines de la famille Pingon, dont les résultats ont été publiés dans l'*Armorial*, M. Dino MURATORE fait une récénsion motivée très élogieuse de cette savante publication dans la *Rivista Storica italiana*, n<sup>o</sup> de septembre 1908, p. 330.

— Sous le titre : *Un Saint gentilhomme* (Revue de Fribourg, octobre), M. Th. DE LA RIVE publie une conférence dans laquelle il étudie surtout les rapports de Saint François de Sales avec les membres de sa famille.

— *Le Bulletin de la Société Gorini* (avril et octobre 1908) contient une étude consciencieuse et très littéraire de M. l'abbé CHAGNY sur l'enfance d'Honoré d'Urfé ; sur sa famille et le château de la Bastie sur les bords du célèbre Lignon ; sur son éducation chez les Jésuites de Tournon et sur ses premiers essais poétiques.

— M. l'abbé EMPRIN édite, en y joignant des notes précieuses sur le personnel ecclésiastique du diocèse de Tarentaise avant la Révolution, une biographie de M. Perrot, vicaire général de Tarentaise au XVII<sup>e</sup> siècle, composée par M. le chanoine Savarin. M. Perrot, né à Naves-Fontaine en 1606, mort au Séminaire de Moutiers en 1683, fut un modèle de zèle ; il fut avec Mgr Milliet de Challes le fondateur du Grand Séminaire (1676), — comme le témoigne d'ailleurs son testament dont l'auteur cite avec raison le texte instructif à tous égards. (*Mémoires de l'Académie de la Val-d'Isère*, 8<sup>e</sup> vol. 4<sup>e</sup> livr. 1908.)

— Dans la même Revue, M. l'abbé EMPRIN fixe, avec beaucoup de probabilité, la date de la mort de Mgr de Montfalcon au 20 septembre, et non au 22, comme l'affirment divers historiens. Les documents officiels probants font d'ailleurs défaut.

— M. l'abbé ROCHET continue ses recherches patientes et très fructueuses sur l'exil des prêtres de l'ancien diocèse de Belley pendant la Révolution (7<sup>e</sup> article, dans le *Bulletin de la Société Gorini*, octobre 1908). On y trouve des détails sur divers prêtres de la Savoie, administrant les paroisses du Petit-Bugey soumises à la juridiction des évêques de Belley.

— M. le chanoine PICCARD reproduit sous le titre : *La Révolution en Chablais* (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Savoie*, docum. vol. VIII. 177 p.), un Registre officiel des Actes administratifs de la commune de Saint-Paul, canton d'Evian. C'est une série de circulaires, lettres et arrêtés adressés à la municipalité de Saint-Paul, du 20 novembre 1792 au mois de septembre 1793. Sans toucher encore à la période la plus aiguë de la Révolution en Savoie, ces documents forment un ensemble important et continu de pièces officielles sur l'histoire de cette époque qui excite actuellement la légitime curiosité de tant de chercheurs. En parcourant sans parti pris ces documents, on peut se faire une idée assez exacte de la situation économique et politique du Chablais et par suite de la Savoie, sur la résistance générale et prolongée des populations aux objurgations menaçantes des agents du pouvoir comme aussi sur la littérature des scribes officiels de la Convention ou du Directoire local.

— A propos d'un livre récent, M. Pierre ARMINJON, professeur à l'École Kédiviale de droit du Caire, publie dans la *Réforme sociale*, 1<sup>er</sup> novembre, une étude suggestive sur *Les civilisations asiatiques et les civilisations occidentales*.

— En étudiant avec sa maîtrise ordinaire les œuvres et l'influence littéraire du P. Bonhours, M. ROSSET, maître de Conférences de l'Université de Grenoble, fait des rapprochements intéressants entre le méticuleux Jésuite et son maître, le Savoyard Vaugelas. (*Annales de l'Université de Grenoble*, tom. XX. 2<sup>e</sup> trim. 1908, p. 193-280.)

J. BURLET.

---

Le Gérant : J. GUÉLARD.

